

**Rémi Guevara**

# **VIE DE FRIEDRICH LE HERISSON**



**Hans Hoffman : « Der Igel », vers 1584.**

**Tome IV**

**DERNIERES EPREUVES**

**[www.plelg.fr](http://www.plelg.fr)**

Tous droits réservés - 2020 - Rémi Guevara

Oeuvre déposée à la SGDL.

La petite librairie en ligne gratuite - [www.plelg.fr](http://www.plelg.fr)

Rémi Guevara

# Vie de Friedrich le Hérisson

\*

Tome IV

Dernières épreuves



## Chapitre 1

Achille hurla longtemps, grattant les vitres de ses pattes, et se coucha enfin sur le tapis de sol, où il s'endormit. Pendant des heures, nous n'entendîmes plus rien, puis d'autres voitures de police arrivèrent, actionnant leurs sirènes et leurs gyrophares, et réveillèrent Achille, qui se remit à hurler. Puis, le silence, à nouveau. Quand Toulet rentra chez lui, il faisait presque jour.

Il nous emmena dans la cuisine ; nous connaissions le chemin. Il remplit d'eau un grand bol, le plaça à l'endroit habituel, par terre, à côté de l'évier. Achille lapa quelques lampées, puis se réfugia sous la table de la cuisine en gémissant. Toulet me sortit alors de la poche de sa veste, et me déposa sur la paille. Il rouvrit le robinet, laissa couler longtemps pour que l'eau soit chaude, et me lava avec une éponge. C'était comme s'il me séparait définitivement de Sergueï, dont l'odeur, l'imprégnation délectable, se dissolvaient dans cette eau rougie. Quand elle s'écoula parfaitement claire, il me sécha sommairement avec un torchon, et me considéra un moment. Que faire de cette bogue immobile ? Il prit un autre torchon bien sec, et me cala dessus, sous le radiateur tiède. Puis, il se prépara du café.

Il ressortit bientôt. J'entendis la voiture démarrer ; il allait sans doute rédiger son rapport. L'affaire avait été transmise à la PJ de Paris, c'étaient ces messieurs qui étaient arrivés sur les lieux en fin de nuit.

Je restai enfermé longtemps dans mon chagrin. Achille fut le premier à manifester de l'intérêt aux abords. Il les reconnut. Il venait en frétilant faire fête à Toulet lorsque celui-ci rentrait, le soir. C'était toujours une compagnie... et la promesse du dîner imminent. Ils partaient ensuite tous les deux faire le tour du pâté de maisons avant d'aller se coucher. Toulet avait acheté une laisse qu'il accrochait alors au collier. Au bout de trois ou quatre jours, le chien prit ses quartiers, pour la nuit, sur son lit. Bien que sa fringale lui fût revenue, il n'avait pas touché aux croquettes qui avaient été posées à mon intention à côté du radiateur. Moi non plus.

Toulet était un solitaire. De trois jours, nous ne vîmes personne d'autre que lui. Il ne nous parlait guère. A peine entendions-nous le son de sa voix quand il répondait au téléphone, où il ne prononçait que quelques onomatopées ; on aurait dit qu'il était encore ébranlé par le drame, malgré sa carapace de policier, qu'il ne s'en remettait pas. Mais le quatrième soir, lorsqu'il déverrouilla la porte, il n'était pas seul. On l'entendit s'adresser à quelqu'un, qu'il fit entrer au salon. Puis, il ouvrit la porte de la cuisine et appela Achille. Une autre voix prononça aussi le nom du chien, et je la reconnus tout de suite : c'était celle du général. Je me désenroulai pour la première fois. J'étais très ankylosé et ça me fit atrocement mal, mais je ne pouvais pas rester insensible à cette voix. J'avançai silencieusement le long du mur, en direction de la porte du salon.

« On m'a dit que c'était vous qui aviez pris le chien. C'est très gentil ; ça lui a ainsi évité la fourrière. Comptez-vous le garder ?

— Oui, nous nous entendons bien. Sauf si vous voulez l'emmener, bien sûr.

— Non, je suis trop vieux. Et je ne l'ai vu qu'un mois à peine.

— Il vous a reconnu pourtant.

— Oui. C'est un bon chien... Il faudra que je vous signe un papier, pour que cette... adoption soit... comment dire... légale. Et je vous enverrai son pedigree, si vous avez l'intention de le présenter à des concours.

— Moi ? Oh non ! Ce n'est pas le genre de la maison.

— Je m'en doutais. Mais... je voulais vous demander... il y a quelque chose... personne n'a pu me renseigner. Vous savez, vous, peut-être...

— Quoi donc ?

— Quand on m’a fait venir... lorsque j’ai dû visiter... reconnaître... On m’a dit que c’était vous qui aviez le chien. Mais il manquait aussi autre chose... Un hérisson apprivoisé... Les gens de la PJ ont été très surpris. Ils n’ont rien trouvé de tel sur les lieux. Et pourtant...

J’étais, à ce moment, arrivé dans le salon. Les yeux humides perdus dans le vague, la main posée sur le crâne d’Achille, qu’il caressait machinalement, le général ne me remarqua pas.

J’avançai sans bruit vers ses pieds, ses immenses chaussures de cuir noir étroitement lacées, et j’attendis. Toulet me regarda avec surprise : il avait fini par penser que je me laissais mourir, que c’était inéluctable, qu’il fallait s’y résigner. Et voilà que j’étais bien vivant, l’implorant des yeux. Il me saisit par les pattes avant et me posa sur les genoux du général.

« Il s’appelle Yojik, n’est-ce pas ? Je l’ai amené chez moi en même temps qu’Achille. Personne ne m’a vu le prendre, je l’avais mis dans ma poche.

— Yojik, mon brave petit ! Je t’ai cherché partout... Dans le jardin... la forêt... je t’ai appelé... Et à Paris, aussi... » Tellement ému qu’il en oubliait de me vouvoyer, le général m’avait élevé au niveau de son visage, et me lissait les naseaux.

« Mais... comment savez-vous son nom ?

— Oh, c’est une longue histoire... J’avais déjà recueilli Achille et Yojik. L’été dernier... pour quelques jours... quand votre fille a eu cet accident, et que votre petit-fils a dû être opéré.

— Ça alors, pas possible ! Ils ne me l’ont pas raconté. Il faudra que je...

Le général s’arrêta brusquement, sortit de sa poche un grand mouchoir blanc, corna deux coups dedans et s’essuya subrepticement les yeux.

« Veuillez m’excuser. Où m’avez-vous dit que vous l’avez trouvé ?

— Je ne vous l’ai pas dit. Je pensais, Général, que Yojik, cette fois-ci, ne se remettrait pas ; déjà, l’été dernier, quand il avait été séparé de votre petit-fils, il était... je crois qu’on peut dire ça... fou d’inquiétude... Il avait compris ce qui arrivait. C’est un animal très intelligent.

— Ils avaient de grandes conversations. Je ne sais pas comment expliquer ça... Même si nous, nous ne l’entendions pas, quand Sergueï lui parlait, Yojik répondait. A moins que ce ne fût le contraire... Ils ne se quittaient pas. Je crois qu’ils dormaient ensemble, même si mon gendre l’avait interdit.

— Et lui, Général, Yojik, voulez-vous l’emmener ? »

Il y eut un long silence, entrecoupé seulement par quelques couinements d’Achille, parce que le général s’était arrêté de le caresser. Celui-ci me contemplait, me regardait droit dans les yeux. Il me posa enfin au milieu du canapé.

« Je ne sais pas ce que je veux. Je ne sais pas si le regarder tous les jours, pendant le temps qu'il me reste à vivre, me fera du bien, ou, au contraire, me fera souffrir davantage. Et s'il meurt avant moi... Mais lui sait peut-être ce qu'il préfère ? Après tout, — est-ce qu'on vous l'a dit ? —, c'est un hérisson français.

— Vous voulez... lui demander ?

— Oui, c'est ça. Yojik ! Yojik, où veux-tu vivre ? Veux-tu retourner en Russie ou rester en France ? »

Je réfléchis intensément pendant un temps qui me parut infini, même si ça ne dura que quelques secondes. Devant mes yeux défilèrent les personnages de mon passé dans la grande forêt russe. Frieda, ses petits, Ourson, qui vivait sans doute encore, la vieille Nania, qui me servirait à nouveau des assiettées de ses bons petits plats, même le matou Béhémot qui se frottait contre ses jambes... Nitchevo ! A quoi bon revivre dans un futur où il manquerait l'essentiel ? Sergueï était dans mon cœur pour toujours ; à quoi bon chercher aussi son ombre dans ces lieux familiers qui me le rappelleraient sans cesse ? Le général, lui non plus, ne savait pas si ma présence lui ferait mieux supporter la vie ou bien si elle soulignerait indéfiniment la cruelle absence de sa fille et de son petit-fils. Et puis, il l'avait dit lui-même : j'étais revenu sur le sol natal. Et si ces deux hommes entre lesquels j'étais assis reconnaissaient que je n'étais pas un animal ordinaire, que j'étais très intelligent, et même, — oui, mes chevilles, tu me l'as déjà dit maintes fois ! —, un hérisson tout à fait extraordinaire, c'était parce que j'avais été élevé, éduqué, instruit par N, qui m'avait transmis sa culture française. J'étais donc un hérisson français et il valait mieux que je finisse ma vie ici, en France. Avec Achille qui avait besoin de moi, avec Toulet, de qui j'atténuerai la solitude, et avec cet infime espoir au fond de moi, de retrouver N. Elle était là, quelque part en France, et, en attendant ce jour, je pouvais au moins respirer le même air qu'elle, voir les mêmes nuages passer dans le ciel et qui lâcheraient sur nous des gouttes de la même pluie.

L'air décidé, sans quitter du regard le général, je grimpai sur les genoux de Toulet.



## Chapitre 2

Une nouvelle vie s'organisa, faite de routine et d'ennui. Au début, quand Toulet partait le matin, vers neuf heures, il continuait à nous enfermer dans la cuisine. Comme il n'y avait rien à faire dans cet endroit qui manquait singulièrement de beauté et de poésie, — la tapisserie était un pur vintage « années soixante-dix » et des guirlandes de papier tue-mouches pendaient du lustre —, je décidai, pour ne plus voir ça, de me construire un abri fait de journaux sous le buffet, et d'y passer mes journées à dormir. Achille, désespéré, finissait par m'y rejoindre, et ronflait collé contre mon nid, aplati comme une galette de sarrazin. Nous attendions ainsi placidement Toulet, qui ramenait un semblant d'excitation au logis, fait de la préparation du repas, que nous prenions sur la terrasse lorsqu'il faisait beau, et de la promenade rituelle d'Achille.

Quelquefois, quand il y avait des affaires importantes au commissariat, notre hôte ne rentrait pas avant dix ou onze heures. Il avait dîné là-bas d'une bière et de sandwiches, accessoires consacrés des interrogatoires policiers depuis l'invention du commissaire Maigret, et se contentait alors de verser des croquettes dans nos bols respectifs. Achille était privé de sa promenade et, pire, puni d'un crime qui n'était pas le sien, privé du confort du lit. Sa nuit consistait alors à somatiser sous la table de la cuisine pendant que je tournais autour. Quand Toulet redescendait, le lendemain matin, il glissait sur les crottes que le chien avait déposées devant la porte, et jurait. Achille n'était pas battu, car Toulet savait bien que ce n'était pas sa faute, mais il était malheureux pour la journée ; je n'ai

jamais rencontré d'autre chien avec un surmoi aussi développé. Bref, tout cela ne pouvait plus durer.

Un matin, Toulet était à peine sorti depuis une heure qu'il revint nous chercher. Il me mit dans sa poche, accrocha la laisse au collier d'Achille, et zou, en voiture Simone ! Nous roulâmes environ un quart d'heure, plein ouest. Toulet avait descendu les vitres et l'air embaumé du joli mois de mai réjouissait narines et naseaux. Bientôt, une odeur iodée se mêla aux senteurs florales. La mer ! Toulet nous emmenait à la mer. Il traversa quelques rues bordées de chalets normands et gagna la belle plage d'Ouistreham. Achille aboyait en s'étranglant de joie, et n'arrêtait pas de battre de la queue ; quand la voiture fut garée, il n'attendit même pas qu'on lui ouvrit la portière et bondit par la fenêtre ouverte. Il tourna autour de la voiture en faisant des cabrioles, jappant, couinant, hululant, et se coucha devant la porte du conducteur tandis que Toulet remontait les vitres en riant, ému malgré lui. Une large allée sableuse nous mena vers la plage, et nous nous arrê tâmes en l'atteignant. Devant nous, une large bande de sable blanc bordée de bleu turquoise jusqu'à l'horizon. Des drapeaux claquaient dans le vent et des mouettes planaient dans l'azur. Toulet flatta le flanc d'Achille :

« Allez, mon gars, vas-y ! Cours ! »

Achille partit comme une flèche, les oreilles au vent. Il ne ralentit l'allure qu'une fois arrivé au bord de l'eau, y plongea les pattes et fut giflé par l'écume. Il se mit ensuite à poursuivre les mouettes qui s'élevaient d'un vol lourd à son approche et se posaient un peu plus loin. Il aboyait contre elles et contre les vagues ; il ne s'en fallait que de sa queue qui battait intensément ses flancs pour qu'on le crût vraiment fâché. Toulet l'appela mais il ne répondit même pas : il venait d'apercevoir un autre chien et courait vers lui. Ami ou ennemi ? Il convenait de s'en assurer sans tarder.

Toulet sembla alors se souvenir de la raison qui l'avait amené ici. Il regarda tout autour de lui pour se repérer, et partit résolument vers la gauche, en direction de plusieurs rangées de cabanes de plage qu'on apercevait le long de la dune. Le premier groupe alignait une dizaine de bicoques de bois en piteuse condition, peintures écaillées, planches vermoulues, toitures percées. Le deuxième n'était pas en meilleur état. Le troisième... le troisième fumait encore : tout avait brûlé. Deux quidams en costume noir contemplaient le tableau sans rien dire. Toulet s'approcha d'eux :

« Inspecteur Toulet du commissariat de Caen. La mairie vient de nous prévenir. C'est arrivé quand ?

— Madeleine, maire de la commune. Et voici Jean Vallée, l'adjoint à l'urbanisme.

Après les poignées de main d'usage, le maire reprit :

« C'est arrivé cette nuit, certainement. En plein jour, quelqu'un aurait bien vu quelque chose. Cette nuit, seulement quand ? Toutes les maisons de front de mer sont encore fermées. C'est le pharmacien, au retour de son jogging, qui nous a téléphoné.

— Vous avez une idée ? Des indices ?

— Aucun indice... Une idée ? Oui, quand même. Une coïncidence troublante, comme on dit : le conseil municipal venait de voter un arrêté enjoignant aux propriétaires de remettre leurs cabanes en état avant l'année prochaine. Vous avez vu les autres : presque des ruines, ça défigure la plage !

— Comment ont-ils réagi, les propriétaires ?

— Pas contents, vous vous en doutez. Ils veulent des délais, des subventions... Certains disent que les cabanes ne sont pas en meilleur état dans les communes voisines, et qu'on n'en fait pas une affaire. Pour l'instant, personne n'a encore rien fait.

— Jusqu'à cette nuit.

— Et oui, justement. Plus de baraques, plus de travaux.

— Ou bien, si vous permettez, monsieur le Maire, des travaux gratuits... Si c'est l'assurance qui paye.

— Pas bête, Vallée ! C'est à voir. Faudrait creuser ça.

— Vous avez les noms des propriétaires concernés ?

— Ce n'est pas si simple. On a la liste de tous les propriétaires, mais sans précision. On ne sait pas quoi est à qui. Le cadastre est très vieux. Il y a même des lettres qui nous sont revenues « n'habite pas à l'adresse indiquée ». D'autres personnes nous ont écrit qu'elles avaient vendu...

— En effet, ça ne va pas être simple !

— Messieurs ! Je suis venu aussi vite que j'ai pu... Oh là là ! Mais c'est épouvantable !

L'homme qui nous avait rejoint s'épongeait le front d'avoir couru. Il était petit, trapu, avec une calvitie naissante, la cinquantaine bien avancée.

« Je me présente. Vincenot, Paul Vincenot. J'ai appris la nouvelle chez le pharmacien.

— Vous êtes propriétaire ?

— Ma mère. Elle vient ici tous les étés. Elle va être bouleversée. C'est mon père qui l'avait acheté, ce cabanon, l'année de leur mariage, juste après la guerre.

— Et c'est lequel ?

— Attendez voir... C'est difficile de s'y retrouver... Il était peint en vert... Il me semble... »

Tout à coup, un chien arriva sur nous en trombe, aboyant sauvagement. Il sauta sur l'homme qu'il saisit et tira par le bras. L'autre poussa un cri de douleur et tenta de se libérer.

« Mais débarrassez-moi de ça ! Qu'est-ce que c'est que ce clébard ?

— Achille ! Au pied ! »

A regret, Achille lâcha prise et vint se coucher aux pieds de Toulet en grondant. L'homme, tout tremblant, se rajustait en se frottant le bras. Un mouchoir était tombé de la poche de son pantalon. Le maire le ramassa et s'apprêtait à le lui rendre, quand Toulet s'interposa et saisit le morceau de tissu, qu'il renifla.

« Drôle d'odeur ! Ça sent furieusement l'essence. Où étiez-vous cette nuit, Monsieur Vincenot ? »

## Chapitre 3

Tu penses bien que tout le monde félicita Achille ! Il eut droit, dans La Manche Libre, à un article avec sa photo. La ville de Ouistreham organisa une petite fête en son honneur, avec remise de médaille... Regarde, tu la vois ? Elle est encore accrochée à son collier. Quant à Monsieur Vincenot, il bénéficia d'une rare mansuétude : la commune ne porta pas plainte, — pyromane, ça peut aller chercher loin... —, à condition qu'il remît lui-même en état toutes les cabanes qui avaient brûlé ! Ça lui aura appris qu'on ne s'improvise pas malfrat à cinquante ans ! Quel idiot ! Venir se jeter ainsi dans la gueule du chien !

Après cet exploit, Achille accompagna souvent Toulet au commissariat, où il mit son flair au service de l'ordre public. On lui faisait sentir des vêtements de personnes disparues, ou bien des prises de drogues réalisées dans la région, et passer en revue une brochette de suspects ; quand Achille s'énervait contre quelqu'un, neuf fois sur dix, c'était bien lui le coupable. Comme Toulet craignait que je ne m'ennuyasse tout seul à la maison, que je ne prisse des idées noires, que je courusse le danger d'une nouvelle dépression... Eh oui ! Trois imparfaits du subjonctif à la file ! Tu

ne connais pas ? Ça ne se dit plus ? Quel dommage ! Quelle erreur ! Comme j'aurais aimé que tu le connusses pour que nous nous amusassions ensemble à l'employer ! Nous eussions pu en épicer nos échanges ! Encore eût-il fallu qu'on vous l'apprît en classe ! Que vous le sussiez ! Crois-moi, c'est très plaisant, l'imparfait du subjonctif... à petite dose... oui, ça suffit maintenant. Donc, Toulet m'emmenait aussi au commissariat, dans sa poche ; là-bas, il me fourrait dans un tiroir de son bureau, où je me faisais discret.

L'été passa ainsi. Toulet ne prit pas de vacances. Il n'en éprouvait pas le besoin. Et puis, tu sais, flic, ça n'est pas qu'un métier, c'est un état d'âme : on rumine une affaire qui n'est pas encore élucidée, on explore incessamment de nouvelles pistes, quelquefois c'est un événement survenu à l'autre bout du pays qui relance un dossier presque enterré. Alors, à quoi bon prendre des vacances ? Nous nous ressemblions, tous les deux : deux vieux garçons aquoibonistes... Heureusement qu'il y avait Achille, sinon nous aurions fini vieux couple ! Toulet l'emmenait courir deux ou trois fois par semaine sur les plages, et je ne dédaignais pas moi-même partir à la recherche de vers de sable, que je nettoyais dans des flaques d'eau de mer avant de les gober.

Ce matin-là, je m'en souviens comme si c'était hier, — un lundi de septembre, il avait plu toute la nuit et il pleuvait encore : un vrai jour de rentrée des classes ! —, on appela le commissariat depuis la gendarmerie de Deauville. On venait d'interpeller un individu qui avait essayé d'écouler de la fausse monnaie au casino, et la fouille entreprise dans sa chambre d'hôtel avait fait découvrir une arme à feu. L'individu était russe. On pensa tout de suite au crime épouvantable du printemps dernier. Les indices étaient minces, mais c'est comme ça, souvent, que l'on procède : on met bout à bout les indices, — revolver, russe, faux billets —, cela donne un faisceau d'indices, suffisants pour constituer une présomption de preuve... Et crac ! Gare aux erreurs judiciaires ! Les gendarmes de Deauville s'étaient souvenus que le chien de la famille russe assassinée était devenu la mascotte du commissariat de Caen ; ils souhaitaient mettre leur intime conviction à l'épreuve de son flair. Toulet accrocha la laisse au collier d'Achille, me remit dans sa poche, et s'engouffra dans sa voiture. Il ne mit pas la sirène en marche et s'efforçait de respirer calmement, pour ne pas communiquer sa tension et son impatience à Achille, qui associait simplement la voiture avec les promenades sur la plage, et dont la queue maintint une battue trois ou quatre fois plus rapide que celle des essuie-glaces qui rythmaient le trajet. Les gendarmes de Deauville nous avaient donné rendez-vous au Grand Hôtel de Cabourg ; nous nous garâmes sur la Promenade Marcel Proust, interdite aux voitures, à côté du fourgon de la maréchaussée.

L'homme logeait dans un palace à Cabourg, mais ne jouait pas seulement au casino adjacent, allant jusqu'à celui de Deauville pour écouler ses faux billets. Mais, Deauville ou Cabourg, il s'était fait prendre, et risquait une très forte peine de prison, au moins dix ans, bien plus s'il s'avérait qu'il faisait partie d'une bande organisée. Et la perpétuité s'il était aussi un meurtrier. Un gendarme nous fit entrer par la porte de service pour ne pas déranger ou inquiéter la clientèle : qui sait si l'homme n'avait pas des complices à l'hôtel ? Nous parcourûmes des couloirs aux murs ternes, chichement éclairés et encombrés de marchandises, des escaliers de ciment aux marches usées... Ah ! Pas jolies, jolies, les coulisses du luxe ! Nous quittâmes l'envers du décor au troisième étage et, par un large couloir au tapis moelleux, ponctué de consoles de marbre ornées de somptueux bouquets, nous atteignîmes la chambre du suspect.

Depuis l'aube, trois gendarmes avaient fouillé les meubles, inspecté les moindres recoins, mais n'avaient rien trouvé. Ils nous attendaient, en tenue, le képi bien droit sur la tête, assis sur le lit bouleversé ; un quatrième, adossé au mur, surveillait le russe menotté à un fauteuil. Cela faisait un tableau inhabituel pour une chambre d'hôtel, à la fois cocasse et tragique, avec la mer et la plage désertes qu'on apercevait par la porte-fenêtre, dont les vitres étaient giflées par les rafales de pluie apportées par le vent. Quand nous entrâmes, la scène figée s'anima. Les gendarmes nous saluèrent en ôtant leur képi ; le Russe abandonna un instant son allure détachée pour nous scruter d'un regard incisif : qui pouvaient être ce civil et ce chien ? Il baissa vite les yeux pour cacher ses pensées, mais on devinait une inquiétude nouvelle : un chien, un chien... Mais pour quoi faire ?

Toulet détacha la laisse d'Achille. Lui dit : « Bon chien, cherche ! Cherche ! » Et Achille parcourut toute la chambre en flairant le sol, introduisant le museau sous les meubles, disparaissant derrière les doubles rideaux. Toulet s'était assis sur le lit et m'avait sorti de sa poche, expliquant aux gendarmes qu'il n'avait pas recueilli seulement le chien, mais aussi le hérisson du petit russe. Achille s'énervait de ne rien trouver. Il fit un tour dans la salle de bains, et ressortit langue pendante et mine basse ; il ausculta brièvement les toilettes. Dans le couloir, un gendarme l'invita à pénétrer dans les vastes penderies installées dans l'épaisseur du mur ; il disparut un moment, on l'entendait renifler, éternuer. Soudain, il se mit à aboyer. Toulet accourut. Achille était en arrêt devant des cintres supportant un manteau léger et un imperméable. On les sortit de la penderie ; on les fouilla. Mais on ne trouva rien. Achille, pourtant, restait toujours en arrêt devant une rangée de cintres vides. Qu'est-ce que ça pouvait signifier ? Les gendarmes se grattaient la tête, Toulet se frottait le nez de l'index, le russe regardait obstinément par la fenêtre. Tout seul sur le lit, je fis quelques pas pour me dérouiller les pattes. Les gendarmes avaient mis sens dessus dessous draps et couverture, et

le lit était complètement défait. Je m'introduisis entre deux plis dans une sorte de grotte à ma taille, et je m'apprêtais à y reprendre mon somme matinal interrompu quand je sentis quelque chose qui s'accrochait à mes piquants. La chose avait des bras et des jambes faits de tissu, un corps maigre de fil de fer, une tête ronde et pelucheuse comme une balle de tennis, où étaient plantées une langue et de longues oreilles. Je la flairai avec circonspection. Un jouet ? Un jouet ici, dans la chambre d'un homme seul ? Soudain, une odeur familière transperça mes naseaux et explosa dans mon cerveau. Bablinix ! C'était Bablinix et nul autre ! Je m'extirpai des draps et des couvertures et couinai du plus fort que je pouvais. Mais comment faire comprendre à ces hommes ce que j'avais trouvé ? Ils ne me regardaient même pas, occupés à contempler Achille qui ne voulait pas sortir de son placard ! Achille ! C'était lui dont il fallait attirer l'attention : on le croirait, lui ! Je me mis à couiner de la manière dont j'appelais Achille et il vint tout de suite vers moi. Il sauta sur le lit et eut tôt fait d'extraire Bablinix de dessous les draps. Lui aussi, il le reconnut, et se mit à japper et à geindre en même temps, alertant Toulet.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? Un jouet, on dirait ! Quel drôle de personnage ! Fait de fil de fer et de tissu ! Mais Achille le connaît, et Yojik aussi ! Regardez-les !

— Vous croyez que ça viendrait de la maison des Russes ? Il y avait des enfants... Mais comment en être sûr ?

— Eh, toi ! Où as-tu trouvé ça ?

Le Russe ne détourna pas la tête ! Il dit seulement, avec un fort accent : « Je veux mon avocat. »

Ce à quoi un gendarme répondit : « Pour le moment, tu n'es pas encore en garde à vue ! Tu n'y as pas droit ! »

Toulet sortit un petit appareil photo de sa poche et prit plusieurs clichés. « Il faut le comparer avec tout ce qu'on a trouvé sur les lieux. Et puis, j'ai une idée : communiquer ces photos aux grands-parents du petit Russe. Ils reconnaîtront peut-être le jouet. Alors, comme on dit : les carottes sont cuites ! »

— Il ne nous reste plus qu'à partir en emmenant ce cosaque. Inspecteur, vous venez avec nous jusqu'à Deauville ? On écrira votre déposition, et celle de ces deux détectives en herbe !

Juste au moment où nous allions sortir de la chambre, quelqu'un frappa. Un gendarme imposa silence au Russe en le bâillonnant de sa main, tandis qu'un autre porta son index à sa bouche. Un troisième ouvrit brusquement la porte et agrippa le visiteur. C'était une visiteuse : une jeune femme vêtue d'un ample manteau de fourrure, celui de Raïssa !



## Chapitre 4

Crois-tu que c'est possible, ça, qu'un policier se fasse voler sa voiture ? Un flic ! Entre tous ! Eh bien si ! Impensable, non ? Il fait si beau, aujourd'hui, l'air est tiède et doux, le bleu du ciel est incroyablement bleu... Tu taquines mes naseaux avec un brin d'herbe... Le bonheur est au bout de tes doigts... Ce que je vais te raconter me fait rire maintenant, c'était tellement... imprévu... inouï... rocambolesque... digne d'un roman-feuilleton du dix-neuvième siècle, oui ! Avec la bonne fin heureuse qu'on découvre après coup, qui semble donner un sens à tout ce qu'on a pu endurer !

Toulet avait beau vivre comme un vieux solitaire bourru, il avait une fille, qu'il aimait beaucoup. Il avait été marié autrefois, puis sa femme était partie, jalouse de la recherche de la vérité qui était sa vraie maîtresse, emmenant avec elle leur enfant. Cette femme vivait loin, il ne l'avait jamais revue ; mais sa fille, une fois adulte, était devenue institutrice, avait été nommée dans la Bretagne voisine, à Dinan, et ils se rendaient quelquefois visite. Cet automne-là, vers la Toussaint, Toulet prit quelques jours de congé et partit la retrouver. Ce fut aux alentours de Dol qu'il s'aperçut qu'il avait oublié ses cigarettes. Il ne fumait pas énormément, ayant de lui-même réduit sa consommation de tabac à quatre ou cinq bâtons de nicotine par jour, mais la perspective de ne pouvoir en griller un ou

deux après le dîner fin que sa fille lui aurait servi lui mit les nerfs à vif et il s'arrêta dans un village pour en acheter un paquet. Comme il était pressé, car il était parti tard, il gara sa voiture sans couper le contact et se précipita dans le bistrot qui annonçait, par l'enseigne rouge de la carotte de tabac, qu'on en trouvait à l'intérieur.

La bonne aubaine ! Les deux hommes se glissèrent sur les sièges avant et la voiture repartit immédiatement, brûlant les feux rouges et dédaignant les limitations de vitesse. Elle ne fut bientôt, pour l'inspecteur ballot de retour au bord du trottoir, qu'un petit point à l'horizon. Les deux hommes riaient et se parlaient dans une langue inconnue ; après quelques kilomètres sur la Nationale, ils obliquèrent sur une petite route qui s'enfonçait dans le bocage et entreprirent de brouiller leur piste en changeant sans cesse de direction. Ce ne fut qu'une fois arrivés dans une grande forêt qu'ils parurent prendre garde pour la première fois aux aboiements rageurs d'Achille ; sans même faire ralentir la voiture, le passager ouvrit la porte arrière et poussa de toutes ses forces le chien à l'extérieur. Sa mésaventure les fit rire à nouveau, et ils accélérèrent pour distancer le chien qui courait le long de la voiture en continuant d'aboyer. C'est ainsi que je sus qu'Achille ne s'était pas fait trop mal en tombant.

Quand on s'arrêta enfin de rouler, la nuit était tombée. Il pouvait être six heures, ou peut-être sept. Les hommes sortirent de la voiture, se payant le luxe de la fermer à clef. Je me retrouvais seul, prisonnier insoupçonné, dans un lieu inconnu. Avais-je déjà vécu un sort pire ? Même en Russie, j'avais eu des compagnons d'infortune. Je me demandais un instant si Achille avait pu retrouver le chemin du village, rejoindre Toulet. Je pensais longuement à ces deux êtres que j'étais sûr d'avoir quittés pour toujours. Et à présent, qu'allait-il m'arriver ? Fallait-il que je me fasse voir ? Ces hommes ne m'inspiraient aucune confiance. Devrais-je rester caché, en attendant de pouvoir tenter de m'enfuir ? Le pourrais-je ? Où étais-je ? Et où aller ? Mais il faut croire que trop de peur anesthésie la peur, car, sans m'en rendre compte, je m'endormis.

Le lendemain matin, je fus éveillé par des cris et des chants d'enfants. Là encore, les paroles en étaient mystérieuses et la musique curieuse, les cris l'emportant sur le chant. Les enfants entouraient la voiture, se collaient aux vitres pour voir à l'intérieur ; ils tentèrent méticuleusement d'ouvrir toutes les portes. Puis, des voix d'hommes se firent entendre, et les enfants s'éparpillèrent comme des moineaux. On ouvrit la portière du conducteur, on actionna le levier qui déverrouillait le capot. Penchés sur le moteur, il y avait maintenant plusieurs hommes, qui discutaient, qui argumentaient, semblaient peser le pour et le contre. Soudain, je sentis qu'on manipulait une poignée de porte à

l'arrière, oh, tout doucement. Avec un très léger grincement, la portière s'ouvrit et un enfant se coula à l'intérieur. J'étais lové sous le siège du conducteur, et je n'en voyais qu'une paire de petits pieds, tout nus dans les chaussures. Je ne bougeais pas d'un piquant, je retenais mon souffle, les yeux écarquillés. Bientôt, un visage apparut, à l'envers, les cheveux traînant sur le sol, et deux yeux noirs me regardèrent, ébahis. Au-dessus d'eux, une petite bouche, aux lèvres pleines et rouges, s'ouvrit et prononça d'un ton surpris : « Niglo ? »

La petite fille, — c'était une petite fille ! —, enfonça ses deux mains sous le siège et me saisit sans ménagement. Je m'étais à moitié remis en boule, mais mes piquants ne semblaient pas lui faire de mal ; elle introduisit sa main dans le petit creux que je n'avais pas encore refermé sous mon ventre et se mit à me chatouiller. Ce n'était pas désagréable. C'était même plaisant et réconfortant : enfin quelqu'un jouait avec moi. Cela faisait au moins six mois que ça ne m'était pas arrivé. Sergueï aussi aimait me gratter le ventre ; je lui rendais la pareille en rampant sur le sien, ondulant et tanguant, et mes aiguilles lui effleuraient doucement la peau, sans le blesser, mais provoquant des chatouilles irrésistibles. Alors Sergueï riait, riait, en se tordant de plaisir.

Mis en confiance par ce souvenir, je me désenroulai complètement et regardai cette enfant qui s'intéressait amicalement à moi. Je n'avais jamais vu un pareil visage. Ses grands yeux noirs lui mangeaient les joues, son petit nez était étroit et recourbé comme un bec d'aigle, ses lèvres rouges déjà pulpeuses, comme je te l'ai déjà dit, s'ouvrait sur des dents blanches un peu pointues, son menton rond semblait très volontaire. Ses cheveux noirs étaient dépeignés et tombaient en boucles emmêlées sur son front et sur ses épaules. Son teint était mat, naturellement halé, et de son souffle émanait comme une odeur de silex. La petite fille me contemplait aussi, tout en riant et en répétant : « Niglo, niglo ! » Puis elle me tint devant son visage à bout de bras et se mit à chantonner :

« An vèsch mé djayam  
I tikno niglo mé hatsam  
Kéré mé djayam  
O tikno niglo mé kervam... »

Je ne comprenais pas un mot à cette langue, mais j'en remarquai un qui revenait sans cesse : Niglo ! Tout à coup, derrière le capot soulevé, d'où provenait toujours une conversation animée, retentit une nouvelle voix, qui demanda, très fort, et en français :

« Obrane ! Stevo ! Vanik ! Metallo ! Qu'est-ce que c'est que ça ? D'où elle vient, cette vago ? »

En même temps, le capot fut refermé brutalement. Les quatre jeunes hommes s'étaient écartés de la voiture, les bras croisés ou noués dans le dos, l'air emprunté, soudain muets.

« Qui l'a amenée ici ? Répondez ! »

Tous les regards se tournèrent vers Stevo.

« Alors, Stevo ? Parle ! »

— Mais, Papou, on l'a pas chouravée. Hein, Obrane ?

— Oh non ! Non, non, non ! se contenta de dire, prudent, ce dernier.

— Elle était sur le trottoir... toute seule... ouverte...

— On n'a pas croché la serrure, rajouta Obrane, enhardi.

— On ne ferait jamais ça ! On n'est pas des voleurs ! Je te jure, Papou : elle était... abandonnée !

— Te moque pas de moi, Stevo, ou les canes vont te chauffer ! Tu vois pas que c'est la vago d'un gardé ?

— Quoi ?

— Dicave ! Dicave la plaque ! Dicave le numéro ! C'est la police de la Manche ! Dicave la boîte à gants ! C'est quoi, ça, dedans ? T'as jamais vu de gyrophare ?

— Mais Papou...

— Kalté ! Vous allez remettre la vago où elle était !

— Papou ! Je voulais l'offrir à Kalia... pour les fiançailles.

— Narvalo ! Fou ! Tu veux être en calèche pour ton mariage ? J'ai dit : rapporte la vago ! »

Stevo et Obrane baissèrent la tête, respectueusement, devant ce petit vieux qui leur arrivait aux épaules. Il était maigre, ridé comme une pomme de novembre oubliée sur la branche, le sourire luisant de dents en or ; mais ses cheveux étaient noirs comme du geai. N'aurait dit, en tordant le nez : « Il est teint ! ».

Soudain, la petite fille, qui s'était tue pendant tout cet échange, baissa la vitre et cria vers le vieil homme :

« Papou ! J'ai trouvé un niglo ! »

— Andronica ! Ap katé ! Viens ici ! »

Andronica ! Elle s'appelait Andronica ! Un beau nom, tu ne trouves pas ? Un nom de déesse grecque, un nom de reine ! S'il m'est donné un jour d'avoir encore des petits, je donnerai volontiers ce nom à une hérissonne. Ça lui donnera du courage, de la loyauté et de la générosité, toutes les qualités de ma petite Andronica. Celle-ci me cala sous un bras, ouvrit la portière et s'avança vers son grand-père.

« Donne. »

Je changeai de mains. Le Papou, — mais appelons-le tout de suite Django : d'abord, c'est son nom, et ensuite ce n'est ni mon grand-père ni le tien ! —, Django, donc, m'examina sous toutes les coutures, et me palpa le corps, comme si j'étais du bétail à la foire.

« O mitcho niglo ! O mitcho niglo ! Bien gras, bien dodu ! Qu'est-ce que tu fais là, niglo ? Tu ne dors pas, à c'te heure, comme tes frères ? C'est bientôt l'hiver, niglo, tu ferais mieux de dormir.

— Pourquoi tu dis ça, Papou ?

— L'hiver, tous les niglé dorment, Andronica. Ils se cachent sous les feuilles et attendent le printemps. Le printemps et l'été... la bonne période pour les niglé.

— Alors, pourquoi celui-là, il dort pas ?

— Ce n'est pas un niglo comme les autres. Vois comme il me regarde, Andronica ! On dirait qu'il comprend les mots des gadjé. Tiens, tiens, qu'est-ce qu'il y a ici ? Dicave, Andronica ! Un bracelet !

— Ça alors ! Autour de la cheville ! Comme Paprika ! Rends-le moi, Papou ! Je vais aller lui montrer ! »

Django rit de son rire éraillé, et me remit dans les petites mains tièdes d'Andronica qui m'emporta en courant. Derrière moi, j'entendis la voiture qui démarrait. Stevo et Obrane la ramenaient sans doute près du village où ils l'avaient prise.

Tout en sautillant et en chantonnant, Andronica quitta la clairière par un petit chemin, et après dix minutes de trajet, arriva dans un vaste espace rempli de voitures, de camions et de caravanes. Une dizaine d'enfants se précipitèrent vers elle.

« Andronica ! Andronica ! C'était quoi, cette vago ?

— Andronica, qu'est-ce que tu as trouvé ? Qu'est-ce qu'il y a dans ta main ?

— La vago, elle est à un gardé. Papou Django a dit qu'il fallait la rapporter. Et ça, c'est un niglo, que j'ai trouvé à l'intérieur.

— Un niglo ! Tu nous le donnes ?

— Pas question ! Il est qu'à moi ! Paprika ! Zoran ! Venez ! »

Les trois enfants se faufilèrent entre les monstrueux véhicules qui semblaient garés sans ordre. C'étaient des remorques interminables hautes comme des maisons de deux étages, aux parois peintes de scènes animées, des poids lourds aux calandres ornées de guirlandes lumineuses et de sculptures de femmes dénudées, désirables comme des figures de proue, des fourgons ajourés dont les flancs bariolés résonnaient de chocs lourds. Nous cheminions entre eux comme dans les ruelles étroites d'un village des Pouilles. Puis, ces mastodontes cédèrent la place à des caravanes et à des

camping-cars d'un blanc immaculé, aux petites fenêtres garnies de rideaux à volants, et dont les portes ouvertes laissaient entrevoir de minuscules cuisines où s'affairaient de grandes femmes chantonnant au son de la radio ; il y avait même une roulotte en bois, gaiement peinte de rouge et de vert, avec un toit bombé planté d'une haute cheminée qui fumait. Plus loin encore, on apercevait une congrégation de voitures de luxe, des DS, des Mercedes, de puissantes Audi, une ou deux Ferrari, dont les carrosseries rutilantes éblouissaient. Andronica ouvrait la marche, se glissant avec désinvolture entre les maisons sur roues. Elle poussa enfin la porte de l'une d'entre elle et fit signe aux deux autres de la suivre à l'intérieur. Elle s'affala sur une couchette et s'étira, tous ses membres se tordant voluptueusement sur la couverture.

« Aïe ! Aïe ! Niglo ! Tu me piques ! »

Evidemment, comment pouvais-je faire autrement, lové contre ce corps serpentin qui ne tenait pas en place ? Andronica me saisit et me tint à bout de bras.

« Dicave, niglo ! Bienvenue chez moi ! C'est chez toi, maintenant : mon camping est ton camping, mon chlof est ton chlof ! Fais-moi un tchoum !

— Andronica, comment tu vas l'appeler, ton niglo ? »

C'était le petit garçon qui s'appelait Zoran qui venait de parler. Andronica réfléchit quelques secondes et répondit, avec l'assurance de Dieu le Père :

« Niglo ! Je l'appellerai Niglo ! C'est déjà son nom. »

Il faut croire que j'étais prédestiné à porter des noms génériques ! Déjà, je m'entendais nommer, depuis des années, du diminutif du mot « hérisson » en langue russe ! Et maintenant, j'allais tout bonnement m'appeler « hérisson » en langue... en langue... Mais au fait, quelle était cette langue ?

« C'est du manouche, Hans-mon-Hérisson ! Du gitan, du tzigane, si tu préfères. Je l'ai su tout de suite ! »

Bravo ! Moi, je ne connaissais pas cette langue. Je n'avais jamais entendu parler de ces gens, de cette culture. Je crois que c'est parce que N non plus n'en savait rien, ou parce qu'elle n'avait pas prévu que je pourrais un jour me trouver parmi eux. Elle m'avait prévenu contre les renards, les serpents, les voitures, mais pas contre les Manouches. J'étais donc ignorant et confiant.

## Chapitre 5

Ah, j'en aurai fait, des tchoums ! A Andronica, qui adorait ça, à ses amis, Paprika et Zoran, quand elle les autorisait à me tendre leurs joues ou leurs lèvres. Et toi, tu en veux, un tchoum ? Mais oui, c'est un baiser ! Tchoum !

La vie dans le campement était extraordinaire. Tout le monde semblait faire seulement ce qui lui plaisait. Certains passaient des heures à bichonner leur vago, — leur voiture ! Tu vois, les mots, c'est contagieux ! —, et s'y installaient ensuite, affalés sur la banquette arrière, les pieds dépassant de la vitre ouverte, pour d'interminables siestes. Certains passaient leur journée à fumer et à jouer aux cartes. D'autres répétaient inlassablement depuis l'aube de nouveaux tours, des spectacles inédits, en négligeant l'heure des repas, puis dormaient le lendemain jusqu'au dîner. Seuls ceux qui s'occupaient des animaux suivaient un semblant de règles : les chevaux, les zèbres, les cinq lions, les trois pythons, et Barrie l'éléphant devaient être nourris deux fois par jour, et leurs cages nettoyées régulièrement. Le cirque, le Grrrrrandissime Cirque Django Romano, prenait toujours ses quartiers d'hiver dans cette large clairière à l'orée de la forêt de Coëtquen, une tradition datant de la

jeunesse du grand-père de Django, qui avait épousé, par amour, au mépris des coutumes, la fille du châtelain local. Les parents, inconsolables de voir leur fille partir au loin sur les routes, avaient trouvé ce moyen pour la retrouver tous les ans : ils concédèrent à perpétuité une large clairière à la compagnie manouche, prolongeant jusque là une large route carrossable et construisant tout près une grande maison forestière avec des toilettes et des douches à l'eau chaude. En échange, les forains promettaient de ne jamais choisir d'autre campement pour la halte hivernale.

Quant aux enfants, personne ne semblait les surveiller dans cette moderne Abbaye de Thélème. Ils jouaient du matin au soir, s'éparpillant dans la forêt qui entourait le campement. A quoi jouaient-ils ? Aux mêmes jeux que tous les enfants : à chat perché, à cache-cache, aux cow-boys et aux Indiens... Le mode de vie des Indiens plaît beaucoup aux Manouches, fait comme le leur d'honneur farouche et de liberté. D'ailleurs une des copines d'Andronica s'appelait pour de vrai Cheyenne, et un des petits garçons Géronimo.

De temps en temps, une petite bande s'aventurait dans un des villages environnants et s'amusait à se moquer des gadjé. C'était très facile : il suffisait de s'habiller avec les guenilles les plus sales et les plus déchirées qu'on pouvait trouver, se maculer le visage de poussière ou de boue, cacher ses chaussures dans un tronc creux avant d'atteindre le village, et frapper par petits groupes de deux ou trois à toutes les portes en répétant le même boniment geignard : « Une petite pièce, madame s'il te plaît. Mon petit frère, il est malade, mon père à l'hôpital. Donne-nous à manger, madame : ma mère, elle a plus d'argent. Donne un petit quelque chose, s'il te plaît ! » Si les gadjé donnaient quelque chose, on leur récitait en chœur une petite chanson en manouche, qui faisait toujours beaucoup d'effet ; ils ne comprenaient pas les paroles et tant mieux pour eux. S'ils ne donnaient rien, on leur tirait la langue et on les maudissait.

Que dis-tu ? Ça te fait penser à Halloween ? Tu as raison, il y a un peu de ça... Andronica avait inventé une variante au couplet habituel : « Madame, si tu donnes une pièce, tu pourras caresser mon niglo porte-chance. Donne, Madame, et tu auras la chance pour toute l'année. » Elle m'avait confectionné un collier de breloques argentées du plus bel effet sur mes aiguilles noires, ainsi qu'un petit caparaçon de velours rouge, qu'elle fixait sur mon dos afin qu'on ne se piquât pas en me caressant. Je dois dire que nous avions tous les quatre, car Paprika et Zoran dansaient autour de nous, beaucoup de succès et récoltions pas mal de pièces. Les gens donnaient même parfois des billets. S'il y avait des enfants à la maison, tout le monde voulait me caresser ; Andronica faisait alors des prix de gros. C'est fou ce que les enfants aiment les hérissons, je ne sais pas pourquoi. Et quand ils grandissent, c'est fini. De l'indifférence, au mieux, quand nous ne finissons pas sous les



roues de leurs voitures, les pales de leurs tondeuses à gazon, ou nous tordant de douleur, empoisonnés par leurs désherbants chimiques.

Qu'allaient-ils faire de tout cet argent ? Je crois qu'ils ne le savaient pas eux-mêmes. Chez les Manouches, pas de tirelire pour économiser, pas de bas de laine. Chaque fois que Lyouba, la mère d'Andronica, allait faire des courses au supermarché, les trois amis se partageaient leur pactole et s'achetaient ce dont ils avaient envie sur le moment, sans réfléchir. C'était le plus souvent des gâteaux à la crème ou des glaces, oui, même en hiver, ils adoraient les glaces.

Cette vie de plaisir et de liberté durait déjà depuis une dizaine de jours, entravée seulement de deux contraintes. La première était de revenir au camp lorsque résonnait le gong de Sara, la femme de Django, et donc la Momie d'Andronica, qui appelait tous les enfants pour le dîner. Si on n'était pas là dix minutes après le gong, on n'avait droit à rien. Tout le monde se dépêchait donc de rentrer, l'estomac criant famine, car la plupart n'avaient rien mangé depuis le matin, hormis quelques sucreries écoeurantes. Mais, avant de dîner, seconde contrainte : passer à la douche obligatoire. Sara nous attendait devant la maison forestière, dont elle avait la clef : elle nous ouvrait, et nous retrouvions savons et serviettes de bains étiquetées au nom de chacun que nous y avions laissés la veille. Si je me lavais aussi ? Voyons ! N'essaie pas ça, je te préviens ! Je déteste le savon, et ma langue sait bien faire le travail toute seule. Andronica me confiait à Sara, qui me mettait sur son épaule et fredonnait machinalement la petite chanson qu'Andronica m'avait chantée le premier jour :

« An vèsch mé djayam  
I tikno niglo mé hatsam  
Kéré mé djayam  
O tikno niglo mé kervam... »

Après la douche commençait un véritable festin que nous prenions tous ensemble, Andronica, Paprika, Rupa, Lindsay, Savannah, Crystal, Cheyenne, Zoran, Preston, Jason, Marlon, Bradley, Wesley, Geronimo et tous les autres. Une immense table, faite de quatre plateaux disposés en carré sur des trépieds, était dressée sous une tente dont le centre était ouvert pour laisser passer la fumée d'un grand feu qui brûlait au milieu et nous réchauffait. Le passage des plats était souvent interrompu par des jeux, des chants, des airs de musique, car tous savaient jouer d'un instrument. De quoi jouait Andronica ? De la clarinette ! J'étais un peu déçu, au début, qu'elle ne jouât pas du violon comme Sergueï, même s'il était impossible qu'elle fût aussi douée que lui. Mais ça ne

m'aurait pas gêné : le violon, soit tu joues juste, soit tu joues tzigane... Certains garçons jouaient au violon des airs tziganes entraînants, qu'Andronica reprenait à la clarinette dans un tempo plus lent. D'autres déplaient accordéons et concertinas, ou grattaient du banjo. Des filles dansaient en rythmant leurs pas au son du tambourin. Quelles soirées ! Quel enivrement ! Vers minuit, nous rampions, épuisés, sur nos couchettes.

Quelle ne fut donc pas ma surprise quand, un lundi matin, Andronica se leva vers six heures, appelée par Lyouba d'une voix qui ne souffrait pas la contestation ! Elle s'aspergea le visage au petit lavabo de la caravane, se brossa les dents et les cheveux, s'habilla de vêtements ternes et sérieux que je ne lui connaissais pas, avala un bol de café au lait, attrapa une gibecière et me fourra dedans. Je renouais avec une vieille habitude et ne protestai pas. Il y avait dans le sac crayons, stylos, gommes et cahiers... ce sac sentait l'école. L'école ? L'école ! Eh bien, ça alors !

Andronica marcha un moment et rejoignit les autres enfants à l'orée de la clairière. Bientôt j'entendis un bruit de moteur, qui s'arrêta poussivement, puis celui d'une portière qui s'ouvrait automatiquement et une voix d'homme proclama : « En voiture, les enfants ! » Ainsi, Andronica et tous les autres enfants allaient à l'école, comme tout le monde ! J'avais simplement oublié que je l'avais rencontrée au début des vacances de la Toussaint, et j'avais cru que cette vie insouciant et sans entrave durait éternellement. Le car avait redémarré et faisait demi-tour. Avant de rejoindre la ville et l'école, il s'arrêta encore deux fois, et des petits gadjé montèrent, accueillis par des sifflements et des cris de guerre indiens ; l'accompagnatrice devait souvent élever la voix pour rétablir un semblant de silence. Enfin, le car s'arrêta pour de bon.

Andronica, comme tous les autres enfants manouches, n'aimait pas l'école. Et elle était fière ! Elle s'estimait, à raison, intelligente. Et à presque dix ans, il lui fallait fréquenter la troisième année d'école primaire, où la majorité des enfants n'avait pas plus de huit ans. Elle avait une tête de plus que les autres, on l'appelait « la Gitane » ou même « deux ans de retard »... Remarque, ceux qui se risquaient à l'appeler comme ça à portée de ses oreilles ne recommençaient pas !

C'est que les enfants du cirque Romano, comme tous les enfants du voyage, n'allaient pas à l'école toute l'année. « Encore heureux ! », aurait dit Andronica. Début avril, les camions, les caravanes s'ébranlaient enfin : la tournée reprenait et le cirque parcourait des centaines voire des milliers de kilomètres, pour ne regagner la forêt de Coëtquen qu'à la fin du mois de septembre. Cependant, les enfants manquaient plus de trois mois d'école. Les maîtresses leur donnaient bien des consignes, indiquaient les chapitres qu'ils devraient lire tous seuls, distribuaient des photocopies,

notaient les numéros des exercices à faire, en distribuaient les corrigés sous enveloppe cachetée. Mais elles ne se faisaient pas d'illusion ; la tournée est un emballement magique où personne ne sent passer le temps. Les enfants aident à monter et démonter le chapiteau, défilent dans la parade, participent même à quelques numéros. Ils revêtent des habits de strass et de paillettes, on les maquille comme des stars, les projecteurs soulignent leurs mouvements d'un halo de lumière qui les enivre de gloire. Où trouveraient-ils le temps et l'envie de faire des devoirs de vacances ? L'école une fois quittée, ils ne lui accordent plus une pensée. Le principe de plaisir seul les gouverne.

Jusqu'à ce maudit jour de septembre où le principe de réalité refaisait surface ! Et comme on avait manqué l'école trop longtemps, comme on était resté des mois sans leçons ni devoirs, souvent il fallait redoubler. C'est ainsi qu'Andronica avait dû, cette année encore, redoubler, et avait effectivement deux ans de retard, malgré son intelligence et sa volonté. Heureusement, Paprika et Zoran étaient dans le même cas, et tous les trois, ils se serraient les coudes.

Ce jour-là, pourtant, — le lundi dont je te parle —, les choses ne se passèrent pas comme d'habitude. La maîtresse était malade et on dû répartir ses élèves dans plusieurs autres classes. Andronica fut séparée de Zoran et de Paprika et mise avec quelques autres dans la classe au-dessus, comment dis-tu ? Au CM1 ? Oui, c'est ça. Andronica s'assit au fond de la classe, toute seule à un pupitre libre, et comme elle n'avait pas de voisin avec qui discuter tout bas en manouche, et rien d'autre à faire qu'à se caresser machinalement le front du bout des doigts de la main gauche plongée dans son sac, elle écouta. Et c'était nouveau ! Et intéressant ! La maîtresse parlait du Moyen Age, alors qu'Andronica était bloquée depuis deux ans à la préhistoire et à l'Antiquité ! Elle connaissait par cœur l'Égypte, — qui donna naissance au mot anglais *gipsy* et au français *gitan* —, et aussi la Grèce, mais ignorait presque tout de Rome, — excepté ce qu'on peut en lire dans Astérix ! —, parce qu'on ne l'étudiait qu'à partir du mois de mai.

La maîtresse traitait ce matin-là des châteaux forts et de la féodalité. Elle expliqua les suzerains, les vassaux, la cérémonie de l'adoubement... Elle évoqua la chasse au faucon, les jeux, les festins, l'amour courtois, les troubadours... Elle projetait sur un écran des photos de châteaux forts dont elle détaillait l'architecture, ainsi que des enluminures de livres d'heures... Et elle interrogeait souvent les élèves.

« Qui peut me citer le nom d'un château fort de la région ?

— Le château de Montafilan !

— Bien !

— Le château de La Roche Jagu !

— Magnifique ! Mais il est tardif et très loin d'ici ! Sais-tu où il se trouve exactement, Olwen ?

— Près de Paimpol, sur une boucle du Trieux !

— Bravo !

— Le château de Coëtquen ! »

C'était Andronica qui venait de parler, sans même lever la main pour prendre la parole.

« Très bien ! C'est le plus proche de Dinan. Tu le connais bien ?... Dis-moi ton nom, je ne le connais pas.

— Andronica.

— Andronica ! Quel superbe prénom ! Donc, tu connais ce château...

— Bien sûr ! Je suis la cousine du marquis de Coëtquen ! »

Si elle avait voulu soigner son entrée, on n'aurait pu rêver meilleur coup de théâtre ! Mais Andronica ne cherchait même pas à se vanter. C'était vrai, — rappelle-toi, je t'ai raconté l'histoire —, son arrière arrière grand-père, son trisaïeul, avait épousé la fille du marquis de Coëtquen... Je ne t'avais pas dit qu'il était marquis ? Non ? C'est un oubli. Un de ses aïeux avait même été nommé maréchal de Bretagne par le duc Jean V. Ou par François I<sup>er</sup> ... Peu importe... Donc Django était cousin issu de germain du marquis actuel, Malo IV, et Andronica son arrière petite cousine.

Tous les regards s'étaient tournés vers Andronica. On pouvait y lire surprise, admiration ou défiance, parmi des murmures et les gloussements. Un garçon murmura à l'oreille de son voisin : « C'est même pas vrai... »

La maîtresse imposa silence. C'était une jeune femme rousse, grande et mince, avec des yeux verts sous des sourcils pâles.

« Chut ! Reprenons ! Tu pourrais, Andronica, nous décrire ce château ?

— C'est une ruine ! Il ne reste que deux tours rondes, quelques pans de mur troués de fenêtres en plein cintre, une cheminée avec des traces d'armoiries gravées sur le linteau...

— Je vois que tu as bien retenu ce que j'ai dit !

— Je retiens tout, quand ça me plait.

— Merci ! Bon, maintenant, tout le monde, le résumé ! Qu'allons-nous écrire sur le cahier d'histoire ? Allons, dépêchons ! Il faut avoir fini avant que la cloche ne sonne ! »

## Chapitre 6

Quel changement dans la vie d'Andronica ! Elle se levait sans protester dès potron-minet, s'habillait avec soin, et vérifiait à nouveau son cartable préparé la veille. Elle était toujours la première à l'arrêt de bus et s'impatiait de ce que le vieil autocar mettait plus d'une demi-heure à parcourir les dix kilomètres de campagne endormie, puis la hideuse zone industrielle qui entourait le centre de la petite ville de Dinan. Elle trompait l'attente en révisant ses leçons dans sa tête et en se demandant ce qu'on allait apprendre de nouveau le jour même.

Elle avait, au fond de la classe, son pupitre attitré, où elle ne souffrait pas de voisin qui l'eût distrait. Elle avait un sens inné de la mise en scène : toute seule, bien droite, elle aimait le regard de la maîtresse vers son visage sérieux et ses grands yeux intelligents et passionnés, au grand dam des chouchous du premier rang. Elle écoutait sans jamais détourner son attention, prenait des notes, une suite de mots mystérieusement orthographiés, qu'elle seule pouvait comprendre. Elle participait beaucoup, s'étant même disciplinée à lever le doigt avant de parler. Elle avait la moyenne partout, très largement, sauf en dictée.

Que c'était dur pour Andronica ! On ne répare pas en quelques semaines d'efforts des années d'indifférence à la forme des mots et aux contraintes qui régissent leur assemblage. Trop longtemps négligés, les mots se vengeaient. Elle savait que ce qu'elle écrivait était bourré de fautes, mais elle était incapable de les corriger. As-tu déjà vu comment écrivent les Manouches ? Va sur un blog ! Il faut lire tout haut pour que ça prenne un sens ! Ce n'est même pas du français parlé, c'est... c'est... un langage codé... exprès... qui exprime, en même temps que le mépris des règles, celui des gadjé et de leur culture. Les fayots respirèrent enfin : avec ses deux ou trois sur vingt, — comment la maîtresse arrivait-elle à ne pas lui mettre zéro, je me le demande encore ! —, Andronica n'était plus dangereuse... Et certains murmuraient : « Elle n'est même pas en CM1 pour de vrai... Elle redouble son CE2... où elle va bientôt retourner... »

Mais la maîtresse reprit les choses en main. Un après-midi, au début de la récréation, elle arrêta Andronica qui se précipitait pour rejoindre Zoran et Paprika.

« Andronica ! Je peux te parler un moment ?

— Oui, Mademoiselle. (Tant pis pour Paprika et Zoran...)

— Andronica, je me fais beaucoup de souci pour ton français. Dans tes devoirs, je comprends ce que tu écris, parce que je ne fais attention qu'au sens, et ce que tu veux dire est toujours sensé, mais pour les dictées... Ce n'est pas possible, Andronica. Tu n'auras jamais que des mauvaises notes, et tu risques de rater tous les examens que tu passeras. Je sais que ce n'est pas entièrement ta faute... Alors voilà ce que je te propose. Le car scolaire ne passe qu'à cinq heures et les cours finissent à quatre : au lieu d'aller à l'étude, tu restes dans la classe et je te fais travailler une heure tous les jours. Les mercredis, nous aurons tout l'après-midi, et je te raccompagnerai le soir chez toi. Qu'en dis-tu ? »

Andronica resta silencieuse un instant, puis répondit :

« Pour moi, c'est d'accord, Mademoiselle. Mais je ne sais pas si mes parents vont pouvoir payer.

— Oh ! Andronica ! Il n'en est pas question ! C'est mon métier d'aider les enfants. Et j'ai très envie que toi, spécialement, tu réussisses.

— OK pour l'heure tous les soirs. Pour le mercredi, il faut que je demande à mon Papou. C'est lui le chef. »

Django ne fit pas d'histoire. Ça le flattait que des enfants de la troupe fissent preuve de ténacité en classe et réussissent. Il se sentait un peu fautif de les enlever chaque année de l'école pour partir en tournée. Ils étaient ainsi contraints à leur destinée : Manouche tu nais, Manouche tu demeures. Il

lui plaisait à penser que les deux mondes, celui des gadjé et celui des gens du voyage, ne fussent pas hermétiquement fermés l'un à l'autre ; son grand-père n'avait-il pas épousé une gadji ? Il demanda à Andronica le numéro de portable de sa maîtresse et lui téléphona. Ce qu'ils se dirent, nul ne le sut.

Andronica fit de rapides progrès. Tous les jours, une demi-heure de grammaire et une dictée. Tous les soirs, au lit, un chapitre d'un livre choisi pour elle par la maîtresse. Le mercredi, on revenait sur toute la semaine passée et il fallait que toutes les fautes d'orthographe eussent disparu. De temps en temps, la maîtresse, pour l'aider, forçait sur les liaisons, et ça me faisait bien rire au fond de mon sac : « Des moutonssss étaient en sûreté... »

« Qu'est-ce qu'il y a dans ton sac, Andronica ? Ce n'est pas la première fois que j'y entends du bruit...

— Oh ! Mademoiselle ! Vous me jurez... vous me jurez que vous ne vous fâcherez pas...

— Comme si je me fâchais souvent !

— Et que Niglo pourra continuer à venir avec moi !

— Niglo ?

— Jurez !

— D'accord, je jure. Qui est Niglo ? »

Et c'est comme ça que je fis la connaissance de la maîtresse, qui était comme je te l'ai décrite... toute rousse, avec les yeux verts. Andronica nous présenta l'un à l'autre dans les règles :

« Mademoiselle, je vous présente Niglo, mon hérisson. Niglo, je te présente ma maîtresse, Mademoiselle... Mademoiselle ? »

Je retins mon souffle. Toi aussi, n'est-ce pas, tu t'es imaginé que ça pourrait être la fille de Toulet, puisqu'elle était institutrice à Dinan ? Ne mens pas. Je suis sûr que ça t'est passé par la tête.

Eh bien, non ! Il n'y a que dans les romans que des coïncidences pareilles arrivent. Parce que ça n'est pas des coïncidences mais la volonté de l'auteur. « Tiens ! Je vais faire que l'institutrice soit la fille Toulet... Comme ça, Yojik, oh pardon, Friedrich pourra le rejoindre à la fin, et Achille aussi, qui a bien su retrouver son chemin. Ils vivront à nouveau heureux tous les trois... » Non mais ça ne va pas ? Et Andronica ? J'y tiens, moi, à Andronica ! Plus qu'à Toulet, si vous voulez savoir ! Je veux rester avec elle, la regarder grandir, changer, s'épanouir ! Et puisque vous dites que Toulet a retrouvé Achille, il est bien assez content ! Ça lui suffira.

« Je m'appelle Sabine, Sabine Charité. »

Ouf ! Tu vois : la réalité est beaucoup plus belle que la fiction. Sabine Charité ! Quel beau nom, celui-ci aussi, et bien vu ! Comme une allégorie ! Ah, si toutes les institutrices pouvaient être comme Sabine Charité !

Je fis aussitôt la conquête de Sabine. Je peux l'appeler Sabine, je suis beaucoup, beaucoup plus âgé qu'elle. Elle eut d'abord une petite crainte de s'être engagée trop avant. Pouvait-on amener un hérisson dans une classe ? Que diraient les parents ? Andronica, elle-même, avait-elle le droit de me garder avec elle ? N'oublie pas que je fais partie d'une espèce protégée ! Mais Andronica comprit bien le dilemme et jura que je n'étais pas prisonnier, qu'elle ne me gardait pas en cage, et que, comme le campement n'était pas grillagé, je pouvais aller et venir librement, m'en aller chasser dans la forêt si j'en avais envie. Tiens, justement, ça me rappelle que ça fait longtemps que je ne suis pas allé à la cueillette aux champignons !

Donc, je pus rester en classe avec Andronica, et, puisque la maîtresse savait, et acquiesçait (je suis sûr que toi, tu aurais fait une faute à ce mot), ce n'était plus la peine de me cacher. Sabine en profita même pour faire un cours sur les hérissons, leur morphologie, leur alimentation, leur mode de vie, les différences races de hérissons de par le monde. Toutes sortes de connaissances sur les hérissons, — moi-même, je te jure, j'en appris beaucoup —, et finit par aborder le thème du hérisson dans l'art. C'est ainsi que les heures d'art plastique furent consacrées à me dessiner, et que le sujet de la prochaine rédaction hebdomadaire fut vite trouvé : « Ecris une histoire dont le personnage principal est un hérisson. »

Une fièvre de création artistique saisit toute la classe. Chaque jour, pendant une heure, Andronica me juchait sur un très haut tabouret installé sur l'estrade, devant le tableau noir qu'on recouvrait d'un drap blanc ; je prenais la pose, de profil, le museau tourné vers les fenêtres, la tête légèrement relevée, l'air rêveur, et je ne bougeais plus. Dans un silence recueilli, on me dessinait, qui au crayon, qui à la plume, qui au pinceau.

La rédaction était à rendre le lundi suivant. Andronica ne se faisait pas trop de souci. Son histoire était toute trouvée : c'était celle de notre rencontre. Elle l'expurgerait seulement des détails embarrassants ; ainsi, la voiture dans laquelle elle m'avait trouvé aurait été véritablement abandonnée au milieu de la forêt, rouillée, désossée, une épave où je me serais réfugié, blessé, à moitié mort. Elle m'aurait soigné, et sauvé. Il ne restait plus qu'à l'écrire, cette histoire. C'était



l'affaire de deux ou trois heures. Et comme le week-end était à présent le seul moment où les enfants pouvaient se retrouver et reprendre leurs jeux, elle attendit le dimanche soir pour s'y mettre.

Elle écourta le dîner, et se retira dès sept heures et demie dans sa caravane, avec une pomme, quelques pruneaux, une bouteille d'eau, et le personnage principal de l'histoire, votre serviteur, sa muse, ou plutôt son museau. Pauvres poétesses, dire qu'il n'y a pas de masculin à muse ! Prenez celui que je vous offre :

Le poète a sa muse,  
Vous aurez... un museau !

Sous la lampe à pétrole, elle étala son crayon, ses stylos de couleur, sa gomme, du papier de brouillon, une feuille double à petits carreaux où elle recopierait son œuvre, et n'oublia pas le Petit Larousse qu'elle avait demandé, et reçu, pour son anniversaire. Elle commença. Ecrivit : « J'étais partie dans la forêt pour me trouver des champignons, quand je rencontrai une voiture... » Et contempla ce début. Elle n'en était pas complètement satisfaite. Il n'y avait pas de fautes d'orthographe, elle avait bien appliqué la concordance des temps, mais c'était le choix des mots qui n'allait pas... On ne rencontre pas une voiture... On *trouve* une voiture... Une voiture rouillée, sans roues et sans moteur, désossée, oui, ça, c'était bien le mot qui convenait... Mais elle avait déjà mis *trouver* dans la phrase ; ce serait une répétition, ce serait lourd, lourd et laid... Il fallait donc remplacer le premier *trouver* par autre chose... Ramasser ? Non... Chercher ? Oui, il faut chercher... scruter le sol, remuer les feuilles, on ne se contente pas de ramasser. Mais *chercher des champignons*, ça ne sonne pas bien... Ce n'était pas euphorique, non, euphonique, comme disait la maîtresse. Andronica raya la phrase entière et recommença : « C'était en allant dans la forêt à la cueillette aux champignons que je trouvais, abandonnée, une voiture rouillée et désossée. » Oui, c'était beaucoup mieux ! Et la suite ? « Je jetai un œil à l'intérieur... » Jeter un œil ? Trop familier, dirait Sabine ! Andronica soupira. Ce n'était pas si simple qu'elle l'avait cru. Déjà huit heures et demi, et elle n'avait écrit qu'une phrase ! Elle mordilla le bout de son crayon, déjà bien entamé de coups de dents, et me regarda en soupirant. Elle se souvenait pourtant si bien de la scène ! Elle revoyait tout ! La banquette où elle s'était étendue, sa tête qui plongeait dessous, à l'envers, mon corps tapi sous le siège, mon regard effrayé, ses cheveux qui balayaient le tapis de sol... Elle aurait pu tourner la tourner, cette scène ! Niglo : la rencontre, première ! Moteur !

Coupez ! Des cris, le bruit d'une course qui passe devant la caravane, des cris encore... Des hurlements... Andronica se précipite dehors et court derrière les ombres qui sont déjà loin. Elle les rejoint devant la caravane de ses grands-parents. « Ho hi kan ? Qu'est-ce qu'il y a ? » La voix de sa grand-mère gémit à l'intérieur : « Django ! Django ! Réponds-moi ! Django ! Oh, mon Dieu... » Elle entend son père qui dit : « Etendez-le sur son chlof ! Doucement ! Doucement ! Chavolo ! Téléphone au doctari ! Gino ! Ote-lui ses kiras ! »

Chavolo sort pour téléphoner au calme, et Andronica se glisse dans la caravane. Sa grand-mère se balance sur une chaise, les yeux fermés, en répétant : « E moulo ! E moulo ! » Branco, son père, Gino et Kalo entourent la couchette de son grand-père dont elle ne distingue qu'une paire de pieds dans des chaussettes rouges, sa couleur préférée. Stevo, dans un coin, se tord les mains. Tout d'un coup, Branco s'écrit : « Il revient. Il a rouvert les schatz ! Jalla, Daron ! Jalla ! Stevo ! I glaso d'eau ! Scratch ! »

Chavolo est remonté dans la caravane et rapporte : « Le doctari arrive ! Et les pompiers ! » Django proteste : « Pas besoin de doctari ! Jalla ! », et essaie de se lever. « Bouge pas ! », intime Branco. Sara bouscule les hommes, s'assoit sur le lit et caresse la tête de son mari. « Kaï o-bolépenn dikel ap pré ! Que le ciel veille sur nous ! »

Quelques minutes plus tard, on entendit au loin la sirène des pompiers, qui se rapprocha très vite. Un médecin en blouse blanche et trois grands gars en tenue rouge et bleue entrèrent dans la caravane.

« Nous allons le porter dehors, le brancard ne passerait pas !

— Où l'emmenez-vous ?

— Aux urgences, à Dinan ! Il vient de faire un infarctus !

## Chapitre 7

Andronica était à l'école le lendemain matin, mais elle n'avait pas dormi de la nuit. Tous les Manouches s'étaient réunis sous l'une des deux grandes tentes communes, où un feu fut allumé, et ils attendirent le retour de Branco et de Chavolo qui avaient accompagné les pompiers dans leur propre voiture. L'attente dura des heures. Quand enfin les deux hommes revinrent, les nouvelles étaient encourageantes : les médecins avaient examiné Django et trouvé que la crise n'avait pas été très forte, que le cœur n'avait pas trop souffert. Le patriarche resterait cependant quelques jours en observation.

La maîtresse ramassa les rédactions. Andronica, tu t'en doutes, n'avait rien pu rajouter à sa première phrase. Mais elle était tellement soulagée que son grand-père allât mieux qu'elle se contenta de rire quand Sabine lui demanda où était sa copie.

« Je dois te mettre zéro si tu n'as rien fait !

— Ça m'est égal. Mettez votre zéro !

— Je ne comprends pas, Andronica ! Tu n'as rien fait, toi ! Toi qui as tant à dire sur les hérissons !

— Si vous voulez, je peux vous chanter une petite chanson ! »

Sans attendre l'autorisation de Sabine, Andronica se leva et, en se balançant d'avant en arrière, les yeux clos, la main gauche collée à l'oreille, entonna la chanson du Niglo :

« An vèsch mé djayam  
I tikno niglo mé hatsam  
Kéré mé djayam  
O tikno niglo mé kervam  
An gap mé djayam  
I koter maro mé mangam  
Kéré mé djayam  
O tikno niglo mé rhayam  
An i virta mé djayam  
I glaso bira mé piam  
Kéré mé djayam  
An tikno tchiben mé schloufram»

La classe était médusée, comme hypnotisée par son chant tour à tour rauque et strident, aux intonations presque sauvages. Lorsqu'elle eut fini, Andronica resta debout, immobile, les yeux dans le vague.

« Et on peut savoir ce que ça veut dire, en français ? »

Sabine avait du mal à rester calme devant la conduite moqueuse et irrespectueuse d'Andronica. Celle-ci parut alors sortir d'une transe, ouvrit la bouche, devint brusquement toute blanche, et éclata en sanglots.

Deux jours plus tard, Andronica apporta sa rédaction. Elle avait dû veiller jusqu'à minuit pour pouvoir présenter un texte convenable, même si c'était un peu bâclé. Elle attendit l'après-midi, comme c'était un mercredi, pour être seule avec Sabine.

« Mademoiselle, voilà ma rédaction. Je m'excuse pour lundi. Dimanche, Papou a fait une crise cardiaque, et je n'ai pas pu travailler.

— Ton grand-père ? Mon Dieu ! Comment va-t-il, maintenant ?

— Il est toujours à l'hôpital, mais les docteurs disent qu'il va s'en sortir.

— Je comprends mieux, maintenant. Tu m'as fait peur, lundi, tu sais, et tu as fait peur aux autres, aussi...

— Il faut aussi que je m'excuse devant eux ? »

Andronica s'emportait, les yeux noirs de colère. Son honneur n'y survivrait pas ! Sabine rit.

« Mais non ! Par contre, je vais t'enlever deux points : deux jours de retard...

— Ça me semble correct. Quand est-ce que vous nous les rendez, les rédactions ?

— Lundi prochain. Un bon week-end de lecture en perspective. Et maintenant, pourquoi tu n'irais pas voir ton grand-père ? L'hôpital n'est pas loin.

— Et notre travail ?

— Tu as mieux à faire aujourd'hui. Ton grand-père sera content de ta visite.

— Vous venez avec moi ?

— C'est gentil mais... moi aussi, j'ai quelque chose d'important à faire. Si tu veux, je te rejoins à quatre heures là-bas.

— OK. »

Je peux bien te dire tout de suite ce que Sabine avait en tête, ce n'est pas un secret. Elle avait rendez-vous avec la directrice. L'institutrice malade allait bientôt reprendre son poste ; ce serait pitié qu'Andronica dût retourner en CE2.

Le lundi suivant, quand j'entrai dans la classe, ce fut pour découvrir, punaisés sur les murs de la classe, vingt-cinq portraits de moi qui me regardaient. Vertige de se voir ! Image de soi démultipliée, sans fin renvoyée ! Stars révérees, Marilyn, Elizabeth, retournez dans les poubelles Brillo de l'histoire ! Friedrich règne à son tour, il brille comme mille soleils !

Après avoir commenté les dessins, Sabine rendit les rédactions. J'étais ému : tu te rends compte, vingt-cinq histoires de hérissons ! Et celle qu'Andronica et moi avons écrite ensemble ? Quelle note allions-nous avoir ? Serions-nous parmi les meilleurs ? Nous avons pour nous un récit poignant ; Andronica avait vraiment forcé le trait : j'étais presque mort lorsqu'elle me trouvait, elle ne me sauvait que grâce à un philtre qu'elle avait dû aller chercher dans un château hanté, sur les conseils d'un vampire en échange d'une pinte de son sang. Les autres, eux, étaient tous meilleurs en orthographe. Et nous partions avec un handicap de deux points. Quel suspense !

Nous eûmes douze. Douze sur vingt. C'est-à-dire quatorze. Il y avait seulement trois copies avec des notes plus hautes. Sabine avait écrit : « Bien. De l'imagination. Récit construit. Attention, toutefois, à ne pas trop se laisser aller à un penchant morbide ! » Et elle n'avait relevé que huit fautes, sur quatre pages.

Quand tout le monde eut reçu sa copie, lu les annotations, regardé celles de son voisin, Sabine, qui se promenait dans la classe, allant de l'un à l'autre, reprit la parole :

« Je ne vais pas vous donner de corrigé-type. Ça n'existe pas. Chacun a écrit une histoire qui lui tenait à coeur. Avec plus ou moins de bonheur, de savoir-faire, de maladresse... Si vous avez bien lu

mes annotations, j'ai donné à chacun des conseils, pour rendre la prochaine rédaction encore meilleure. Même si le sujet est tout différent. Mais, puisque nous parlons aujourd'hui de hérissons, laissez-moi vous proposer une histoire que j'aime beaucoup ! Un conte que j'ai trouvé il y a deux ans dans une librairie. Je vais vous lire le premier chapitre. Ensuite, si vous le souhaitez, vous pourrez l'emprunter à tour de rôle.»

Chacun referma sa copie et s'installa confortablement pour écouter. Sabine retourna à son bureau, s'assit, s'assura, en balayant la classe de son regard vert, que tout le monde était attentif, ouvrit un grand album, tourna deux pages, s'éclaircit la voix, et commença :

« Je m'appelle Friedrich. C'est le prénom d'un grand philosophe allemand, Friedrich Nietzsche. Il a écrit quelque part que tout ce qui ne tuait pas rendait plus fort. C'est pour ça qu'on m'a donné ce nom. Pour me porter chance dans mes débuts difficiles dans la vie.

Je suis né à la fin du mois de mars. Ne me demande pas l'année, je n'en sais rien. Disons qu'il y a six ou sept ans, pas plus de huit. Non, je ne suis plus très jeune pour un hérisson. Carrément vieux ! Mais ça ne fait rien. Dans la compagnie des hérissons, l'âge précis n'a pas vraiment d'importance. Personne n'a de calendrier, personne ne compte les années qui passent. Personne ne se rend compte que le temps s'écoule, tout le monde croit qu'il tourne et qu'il revient : printemps, été, automne, hiver, printemps, été, automne, hiver... En fait, personne ne pense beaucoup, et personne ne parle le langage des humains, il n'y a que moi. Je l'ai appris dans ma jeunesse, et je continue à le parler dans ma tête pour ne pas l'oublier... »

Mon Dieu ! Je faillis m'évanouir ! J'avais fait le fanfaron, tout à l'heure, j'étais grisé de ma petite gloire. Mais ça ! Ça ! Je m'enfonçai dans un trou noir, je tombai vertigineusement. Dans mon voyage abyssal ne me parvenaient plus que des lambeaux de phrases : « La chose qui m'avait saisi me retourna sur le dos... Mais non, il n'est pas mort ! Il est froid mais je sens son cœur qui bat... Tout le monde se presse autour de moi. Je suis si réveillé, que je sens surtout que j'ai très faim... Quand je serai un peu plus civilisé, je saurai qu'on ne se comporte pas comme N en société... ». C'est moi qui parle ! C'est moi ! C'est moi qui me parle ! Et c'est moi qui te parle ! Tu te souviens, je te l'ai racontée, il n'y a pas si longtemps, l'histoire de « mes débuts difficiles dans la vie »... Et ça recommence ! Mais non, ce n'est plus moi qui parle ! Ecoute ! « L'heure du thé, chez les humains, c'est sacré !... Comme il y a aussi de nouveaux invités, venus exprès pour le thé, cela dure longtemps, longtemps... » C'est Sabine qui parle ! Non ! Non ! Elle ne parle pas, elle lit ! Qui parle ? Qui parle à travers moi ? Mais qui parle là, sinon N ? N ! N ! Mon Dieu ! Mon Dieu !

« Mademoiselle ! Mademoiselle ! Venez voir ! Niglo ne va pas bien ! Pas bien du tout ! Et il pleure ! »

## Chapitre 8

Ce fut Andronica qui emporta l'album. Elle lut tout haut les onze autres chapitres en m'observant comme si j'étais un malade à qui on ferait prendre un remède dont on ne sait pas s'il va le guérir ou l'achever. Je m'accoutumai peu à peu à cet étrange miroir, à ce reflet de moi dans lequel je m'abîmais. Mon histoire me paraissait belle, tendre et malicieuse. Au début de chaque chapitre, un dessin évoquait ce qui allait s'y passer. Avais-je vraiment l'air si pataud ? Mais la beauté abyssine de la bête Ourga était magistralement reproduite ! Je revécus les premiers mois de ma vie. Le goût du lait maternisé pour chat et celui du jaune d'œuf trempé dans du miel titillèrent mes papilles. Le souvenir des chats du village qui me flairaient fraternellement vint ranimer ma

mémoire et leurs ombres efflanquées passèrent devant mes yeux. La lutte avec le serpent me fit rire : je l'avais oubliée. L'épisode de l'opéra russe me fit frissonner rétrospectivement ; comme les états d'âme que N me prêtait étaient prémonitoires ! Et j'analysais tout, je me paraissais très savant ! Est-ce possible que j'aie vraiment pensé tout cela ?

Andronica rit beaucoup, elle aussi. Elle se prit au jeu et alla chercher sur Internet, à l'école, le sens du mot baba, écouta « La maman des poissons » ; elle demanda à Sabine de lui prêter des livres de George Sand. Elle me montra un blog où l'on parlait de moi ; la blogueuse écrivait même : « I love Friedrich ! ». J'étais devenu célèbre à mon insu.

J'appréhendais le dernier chapitre. Celui-ci, je l'aurais écrit moi-même qu'il aurait été absolument semblable, avec les mêmes mots pour évoquer notre déchirement, notre accablement. Lorsque Andronica en commença la lecture, je ne pus rester en place et me débattis dans ses bras. « Aïe, Niglo ! Tu me piques ! Prends exemple sur Friedrich ! Dicave comme il est sage, dans la manche de sa patronne ! » J'étais devenu bien gras... Impossible de m'introduire encore dans une manche, hormis celle d'un kimono ! Comme elle reprenait : « N me caresse machinalement. Ce n'est pas la première fois qu'elle va porter un animal dans la forêt... », des cris retentirent à l'extérieur de la caravane.

Andronica bondit ! Elle pense immédiatement à cette nuit du dimanche où son grand-père a fait une crise cardiaque. Moi aussi. Nous nous précipitons vers l'entrée du campement, où Sara vient de descendre de la voiture de Branco, qui la ramène de l'hôpital. Un attroupement l'entoure déjà.

« Mon Dieu ! E moulo ! E moulo ! »

— Mais non ! Mais non ! Il a juste fait une nouvelle attaque.

— Il va mourir !

— Il va se remettre !

— C'est arrivé quand ?

— Ce matin ! On l'a tout de suite remis en soins intensifs.

— Zindo Django !

— Zindo Papou !

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Il n'y a rien à faire, il faut attendre.

— Ils sont bons, ces doctaris ?

— Ils soignent bien, même les voyageurs ?



- Peut-être qu'il faut leur apporter des aidants...
- Mais non !
- Mais si ! C'est partout pareil ! Du bicrave !
- Basta ! Ap piche mander ! Pillave I glaso Bira ! »

Branco ramène Sara dans sa caravane. Nous suivons le petit groupe que Chavolo entraîne chez lui boire un verre. Il y a Gino, Kalo, Mirko, vieux amis de Django, et aussi Vanik, Obrane et Métalo, toujours partants pour une bière. Le camping de Chavolo est vaste, confortable, et bien chauffé par un radiateur alimenté par une bombonne de gaz. Les sept hommes s'affalent sur les banquettes, une bouteille de bière en main. Andronica s'est faufilée sur la couchette du haut, et personne ne fait attention à elle.

« Zinda Sara !

- Oui, zinda pourri ! Pour elle, il est d'jà moulo !
- Qu'est-ce qu'on lui donne, comme médocs ?
- Des antica... antico... coagulants, je crois.
- C'est tout ?
- C'est pour fluidifier le sang...
- Mais i' mange rien de bon là-bas ! I' s'affaiblit, c'est sûr...
- Faut le requinquer !
- Avec quoi ?... Kalo, une autre bière ?
- Avec quoi, avec quoi ! Y a qu'une seule chose qui requinque, quand on est à l'hosto, tu sais bien !
- Oh ! Ça ?
- Bien oui ! Ça requinque et ça fait reculer la mort !
- Et ça ramène la chance, aussi ! On t'en a porté, Métalo, tu te souviens, quand t'étais en calèche, y a deux ans ! T'es sorti illico !
- Ouais ! Et c'était pas dégueu...
- C'était la recette de Mariska... Siriensar... Mijoté à l'ail, et on laisse refroidir...
- Ça fait de la sauce en gelée... Fameux !
- On peut aussi le cuire en tugéflé, avec du lard...
- Oh ! Ça me donne la bok...
- C'est une recette d'hiver !
- Impec ! On y est, en hiver !

— Oui, mais y'en a pas ! I' dorment tous !

— On aurait dû en chercher à l'automne ! Pourquoi on l'a pas fait, cette année ?

— Ah ! C'est des vieilles coutumes... On y pense plus...

— Comment tu t'y prends, toi, Gino ? Tu l'assomes ?

— Sur le nez ! Pas sur le dos, le sang reste à l'intérieur, ça gâche...

— Mais comment on fait pour le dépiauter ?

— Ah, ces djeunes ! Ça roule des mécaniques, mais ça sait rien ! Pas vrai, Vanik ?

— J'ai entendu dire qu'on gonflait la peau... comme un ballon.

— Ouais ! Avec une pompe à vélo !

— Moukav ! Vous savez rien ! Pire que des gadjé ! Tout cet air, ça gâche !

— Pour sûr ! Comment tu pratiques, toi, Gino ? Tu le rases ?

— Yep ! Au surin, finement aiguisé... Et Mariska tend bien les pattes...

— Qui veut une bière ?

— Ah ! Quel dommage qu'on n'en ait pas chassé...

— Mais y a besoin que d'un, non ?

— C'est un peu juste... Ça fait un plat pour trois ou quatre, pas plus...

— Mais ce serait pas pour nous, juste pour Django !

— Ah c'est vrai ! Juste pour Django !

— Alors, on a tout ce qu'il faut : celui à Andronica !

— Ça va pas ? Il est apprivoisé !

— Elle voudra pas !

— Pour sauver son Papou ?

— Peuh ! Les jeunes, i' croient plus à rien !

— Surtout, c'est une gavali !

— Et alors ?

— Y a des gavalis qui veulent pas en manger, rapport à la légende...

— A la quoi ?

— A ce conte, tu sais... A la fin, on voit que c'était le prince charmant qu'était déguisé.

— Ah tiens ? Je savais pas !

— Peuh ! Les jeunes, i' savent plus rien !

— Y a qu'a pas lui demander !

— Quoi ?

— C'est pas la peine de lui demander... Y a qu'à le chouraver !

- Pas bête !
- Et on le prépare en secret... Elle saura rien.
- Elle le cherchera longtemps !
- Ça lui apprendra la vie ! Elle se donne des airs, l'Andronica...
- Mam'selle aime l'école...
- Tu l'as vue, sa maîtresse ? La gadji qui la ramène en vago le mercredi ?
- Mitcha, la gavali ! Et t'as vu ses schatz ? Verts comme des émeraudes...
- Alors, qu'est-ce qu'on fait ?
- On en parle à Branco, quand même ! C'est son père !
- Justement, il voudra pas... Non, on s'en tient à ce qu'on a dit.
- Mais elle l'a tout le temps avec elle... Elle l'emmène à l'école...
- Elle le laisse dehors quand elle prend la douche...
- Elle le donne à Sara !
- Pas en ce moment ! C'est Mariska qui surveille les douches.
- Alors, si c'est Mariska, tout va bien.
- Gino, tu l'affranchis ?
- Pour Django, elle va préparer sa meilleure recette ! Et elle cuisinera des tripes avec les abats... »

Quand il n'y eut plus de bière, les hommes se levèrent et sortirent un à un de la caravane. Lovés sur la couchette, nous ne respirions pas plus fort qu'une souris qui voit un chat. Quelques uns s'arrêtèrent sur le seuil pour scruter le ciel déjà sombre et parsemé d'étoiles en fumant des cigarettes. Quand on n'entendit plus aucun bruit, Andronica descendit doucement sur le sol et se coula par la porte entrouverte.

« Ô mon Niglo, qu'est-ce qu'on va faire ? »

## Chapitre 9

Andronica devait agir vite. Il était déjà sept heures. Dans vingt minutes retentirait le gong frappé par Mariska, appelant les enfants à la douche. Il fallait me cacher avant. Mais où ?

Je la regardai intensément. Dans ses yeux, je lus une détresse pire que la mienne, une détresse mêlée de culpabilité.

« Zinda Niglo ! Je ne t'en avais pas parlé, de cette coutume : les Manouches mangent les niglé ! Je pensais que tu ne risquais rien...

— Ça m'a l'air bien bon... Si ce n'était pas du hérisson, j'en mangerais volontiers !

— Oh oui, c'est bon !

— Tu en as déjà mangé, Andronica ?

— ... ..

— Je vois... Alors, qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Je réfléchis, Niglo ! Je réfléchis. »

Andronica fronçait tellement ses épais sourcils noirs qu'ils faisaient une seule barre au-dessus de ses yeux. Elle ne devait pas rentrer chez elle, ça elle l'avait bien compris. Pour le moment, elle s'était glissée sous la roulotte en bois de la vieille Ilmiya, la montreuse de serpents. Les serpents, tiens, tiens...

« On n'ira jamais te chercher là... N'aie pas peur, Niglo ! Ilmiya vient de les nourrir hier. Ils digèrent. Ils en ont pour une semaine avant d'avoir faim... Ils ne te feront pas de mal. »

Les serpents ! J'avalais péniblement ma salive. Ce n'était pas *d'inoffensives couleuvres* mais de gigantesques pythons. Ils venaient de manger, certes... Je le savais bien, j'avais entendu les couinements d'épouvante des pauvres souriceaux lâchés dans la cage. Ilmiya en faisait l'élevage, de jolies petites souris blanches aux yeux rouges qui se reproduisaient comme des lapins.

« Il faut juste que je prenne la clef », murmura Andronica.

Elle monta silencieusement les trois marches de la roulotte et tourna tout doucement le loquet de la porte. Il faisait noir à l'intérieur. A cette heure, Ilmiya tenait généralement compagnie à Sara. Outre ses serpents, elle montrait aussi l'avenir dans une boule de cristal, et tirait les cartes. Elle voyait Djando, de retour au campement, vivre encore de nombreuses années. C'était elle qu'on devait écouter, inutile de sacrifier un niglo au rétablissement du patriarche ! Andronica savait où était la clef de la cage aux serpents ; elle aidait régulièrement Ilmiya à les nettoyer, à les lustrer avec un grand chiffon frotté d'huile. Elle tâtonna dans les rayonnages au-dessus de la couchette, trouva la boîte en fer, prit la clef et ressortit en catimini de la roulotte.

Aucun bruit, aucune lumière, dans la partie du campement réservée aux animaux. Andronica sortit la petite lampe torche qu'elle tenait toujours en réserve dans la poche de son jeans, et éclaira les abords. A gauche, un vaste enclos contenait chevaux et zèbres, dormant sous un auvent ; puis une vraie maison de bois, avec un toit de chaume, abritait le frileux Barrie. A droite, les camions eux-mêmes servaient de cages aux lions et aux pythons. Andronica braqua son pinceau lumineux sur la serrure de la plus petite des remorques, et y introduisit prestement la clef. Nous entrâmes. L'intérieur paraissait vide. Sur le sol, un tapis de paille, et de grosses bottes de foin disséminées contre les parois. Allons, on avait dû changer les serpents de cage, mais celle-ci, vide, me convenait très bien ! J'étais sur le point d'en faire part à Andronica quand un long corps descendit, en se balançant, du plafond. Je levais la tête. Les trois serpents digéraient allongés sur des claies accrochées en hauteur. Ils avaient entrelacé leurs anneaux sur les barreaux de bois, reposant emmêlés comme un inextricable amas de cordages, un entrelacs de calligraphie gaélique. Mais de ce bloc compact, un serpent, réveillé, s'était extrait, et coulait lentement vers nous, dénouant les cordes, déformant la lettre. Sa petite tête fine, fichée au bout de cet interminable tronc, s'arrêta à la hauteur du visage d'Andronica et sa langue fourchue vint flairer son nez.

« Il a fallu que ce soit toi qui apparaises.

César ! Ô fier serpent ! Viens que je te caresse.»

Elle flatta du doigt le front plat, mais le reptile inclina le col vers son torse, où je reposais, plaqué contre sa poitrine.

« Ton hôte pour la nuit... Plus perspicace qu'eux,  
A tes pareils dormants renoue ton corps visqueux. »

Le serpent redressa la tête qui fit bientôt un angle droit avec son corps ; comme un levier, les prodigieux anneaux se relevèrent et dans un impérial balancement disparurent dans les cintres. Un long moment, l'effroi parcourut mon échine.

« N'aie pas peur, mon Niglo. Antoine, César et Cléopâtre ne te feront pas de mal. Il faut seulement leur parler avec révérence. C'est Ilmiya qui m'a donné le truc : rien que des alexandrins ! »

Allons bon ! La triade des amants antiques ! Deux gars, une fille ! Antoine et César dormant de concert avec Cléopâtre ! Je n'étais pas plus rassuré pour autant. Andronica me porta sur une botte de paille, où elle creusa un trou, et m'y enfouit.

« Bonne nuit, mon Niglo ! Tâche de dormir. Je reviens dès que je peux... »

Je l'entendis refermer la porte et partir en courant.

« Endors-toi, hérissé, et dans ton cœur glacé,  
Fais taire le regret d'un bonheur effacé. »

Je n'eus pas de nouvelle d'Andronica de plus d'une journée. Je lui faisais confiance pour bien jouer la comédie. « Mon niglo a disparu ! Il s'est enfui ! Personne l'aurait vu ? » Et de vraies larmes couleraient sur ses joues. Mais un autre danger risquait de surgir de cette mise en scène. Les chasseurs de niglo pourraient à présent organiser une battue sans se cacher : ils cherchaient le niglo perdu d'Andronica. Mais s'ils le trouvaient, ces pères Lustucru ne le lui rendraient pas ! Non, non, non ! Et, de fait, ma retraite fut visitée. Ce sont Gino et Mariska qui s'en chargèrent. Ils faisaient figure d'experts, lui pour la mise à mort, elle pour l'assaisonnement, et n'en étaient que plus acharnés à la réussite de leur plan. Ils crochetèrent avec doigté la serrure, — Gino avait quelques raisons d'être un expert aussi dans ce domaine-là... —, commencèrent par ratisser le sol avec de longues fourches, puis inspectèrent les bottes de paille. Ils se rapprochaient dangereusement de ma cachette, quand ils eurent droit, eux aussi, au long balancement, etc. J'avais l'impression d'être dans un jeu vidéo : à un pixel donné franchi sur l'écran, se déclenche une boucle du programme, celle des serpents qui sifflent sur les têtes. Comme ni Gino ni Mariska ne connaissaient le talisman des alexandrins, ils durent bien vite battre en retraite. Et comme ils n'étaient pas très intelligents, ils en

déduisirent qu'il était impossible que je fusse au milieu de tels démons. S'ils l'avaient été un peu plus, ils auraient demandé à Ilmiya de fouiller pour eux...

Quand celle-ci vint visiter ses animaux et changer leur eau, il faut croire qu'elle comprenait leur langage, car elle me trouva tout de suite. Elle me savait doué, mais pas au point d'ouvrir une porte verrouillée. Elle surveilla donc Andronica, la laissa reprendre la clef dans la roulotte, et la suivit dans l'ombre quand elle me rejoignit la nuit suivante.

« Eh bien, Andronica, qu'est-ce que tu viens faire dans la cage ? Et tu as caravé ma clef ! »

Andronica raconta tout à Ilmiya. Elle sut la flatter et se montrer respectueuse des coutumes, rappelant que la vieille devineresse avait vu Django survivre aux attaques, lui jurant qu'elle croyait à ses prédictions, et qu'il n'était donc pas nécessaire de sacrifier un niglo au rétablissement de son papou. Ilmiya, par ailleurs, avait découvert qu'on avait forcé la serrure, et n'avait pas aimé ça ; en outre, elle n'aurait jamais fait de mal à un niglo, à cause de la légende du prince charmant. Andronica avait donc une alliée.

« Qu'est-ce que tu comptes faire, Andronica ? Tu ne peux plus laisser ton niglo très longtemps dans la cage... Dès qu'ils auront la bok, clac !

— Mais quand Papou sera sorti de l'hôpital, il n'y aura plus de danger...

— Que tu crois ! Ça m'étonne même que personne n'ait voulu te le prendre avant ! C'est la coutume ! Les Manouches ne peuvent pas résister. Surtout les pourré...

— Où je vais bien pouvoir le cacher ?

— Il faut que tu le reconduises dans la forêt. C'est là qu'il doit vivre. Il se cachera et s'endormira jusqu'au printemps.

— Mais je ne veux pas le perdre !

— Tu le retrouveras... si Dieu le veut. Réfléchis : si tu l'emmènes avec nous en tournée, ça les fera trop saliver. Ils finiront par l'avoir, et le tueront.

— Si tu crois vraiment que c'est la seule solution... »

Andronica me sortit de ma cachette, ôta méticuleusement les brindilles de paille de mes piquants, et me serra contre elle en soupirant. Elle fit un pauvre sourire contraint à Ilmiya en guise d'au revoir, dégringola les trois marches du camion et s'élança dans la nuit.

Elle courut longtemps. Il fallait qu'elle aille loin dans la forêt pour que Gino et les autres ne pussent pas me retrouver. Où me déposer ? Elle connaissait la forêt comme sa poche. Un lieu où je serais en sûreté... un lieu où il lui serait facile à elle de me retrouver un jour... Un lieu clos... interdit aux ennemis... un endroit oublié en même temps, où personne n'allait plus... Le château de

Coëtquen ! Mais oui ! C'était une ruine à l'orée de la forêt, vers Saint-Hélen... Elle était entourée de hauts murs et fermée par une grille, qu'Andronica avait plusieurs fois escaladée. Je l'y attendrais en sécurité. J'aurais même un reste de toit pour m'abriter de l'hiver. Andronica, tu vois, me prêtait les mêmes sentiments et les mêmes besoins qu'elle.

Après une bonne heure de course, nous atteignons le château. Andronica s'élève facilement le long de la grille, s'aidant des saillies du mur de pierre qui la borde, et passe gracieusement par-dessus. Sautant à l'intérieur, elle allume sa torche et s'oriente. Les hauts murs de pierre effilochés, branlants, sont menaçants. Tant mieux, qu'ils effraient ! Les fenêtres crevées trouent les parois et semblent autant de bouches noires qui se rient des intrus. Tant mieux, qu'elles ricanent ! Des chouettes dérangées dans leur veille viennent tourner autour de nous et crient comme des sorcières, nous défiant d'oser pénétrer dans les tours où elles gîtent. La lampe pointe un buisson dont les racines s'accrochent dans la muraille ; ses feuilles masquent à moitié une cheminée qui ne réchauffe plus que le vide. Andronica s'en approche. C'est là qu'elle va me déposer, à l'abri du manteau, et caché par l'arbrisseau. Il y eut au sol des dalles de pierre grise, maintenant mangées par la terre et l'herbe folle. Je pourrai m'y construire un terrier. Andronica lève mon corps vers son visage, nez contre naseaux.

« Un tchoum ? »

Un tchoum !

« Adieu, mon niglo, endors-toi. Tu es en sûreté ; personne n'osera te chercher ici. »

Un dernier baiser, et elle part en courant. Tout près de la grille, elle se retourne ; sa torche illumine le foyer de la cheminée, y fait briller un bref moment un feu dansant, et caresse mes épines qui luisent à leur clarté d'un éclat d'argent.

« Leb wohl, Friedrich ! »

Et disparaît dans la nuit.



## Chapitre 10

Zélie de Stermaria s'avance, bien droite encore, majestueusement couronnée de sa chevelure blanche. Ses yeux bleus, plus clairs que le ciel d'hiver, rêvent longuement sur les pierres. Elle se tourne vers son compagnon.

« C'est émouvant, Malo. Je n'étais pas revenue ici depuis... au moins soixante ans. Merci de m'y avoir amenée.

— Tout le plaisir est pour moi, chère cousine. Le château ne sert plus à rien, maintenant, sinon à faire rêver.

— N'avez-vous jamais pensé à le faire restaurer ?

— Ma pauvre ! Un tel gouffre financier ! Et qui voudrait venir s'installer ici ? Ni mes enfants, ni les leurs. »

Le grand chien fauve de Zélie revient galoper fougueusement autour d'eux. Il s'arrête et s'assoit aux pieds de la vieille dame, sa langue rose pendant de sa gueule camuse, toujours du même côté.

« Achille aussi vous remercie. Il n'a guère d'occasion de courir si longtemps.

— Il s'est bien habitué à vous.

— Oui. C'est un bon chien. Je ne comprends pas comment on a pu l'abandonner. Il y avait son nom et un numéro de téléphone gravés sur son collier. J'ai appelé des dizaines de fois. Ça n'a jamais répondu.

— C'était peut-être un accident. Il s'est perdu.

— Peut-être. Mais personne ne l'a signalé. »

Le chien est déjà reparti gambader. Il entre dans une tour, ressort, disparaît derrière un pan de mur. Soudain, il se met à japper, à couiner, à gémir. Il est planté au pied de la cheminée au linteau frappé du blason des Coëtquen. Sa queue fait des moulinets intenses. Ses pattes avant creusent un monticule d'herbes et de feuilles plaqué au fond de la cheminée. De l'humus et des mottes de terre s'envolent autour de lui. Enfin le chien s'aplatit sur le sol ; son museau s'enfonce au milieu du nid éparpillé et l'on entend sa langue prodiguer des lèchements sans fin. La très vieille dame et le vieux monsieur s'avancent jusqu'à la cheminée. Un hérisson y dort en rond.

C'est comme ça qu'a commencé ma huitième vie. Elle n'était pas entièrement nouvelle, puisque j'y avais retrouvé Achille, héros du temps présent venu me réveiller. Zélie comprit tout de suite qu'Achille me connaissait, et mon fil à la patte, tatoué de ma date de naissance, estampillé de l'étoile rouge, indiquait que j'étais autre chose qu'un anonyme hérisson des bois.

« Comment vas-tu l'appeler ? »

Nous nous trouvions tous les trois en visite chez l'amie intime de Zélie, Marcelle Bloch. Celle-ci logeait, depuis qu'elle s'était fracturé le fémur, dans une vaste chambre de la maison de retraite de Dinan, où elle avait amené une partie de ses meubles. Zélie lui téléphonait tous les jours et allait la voir toutes les semaines. Marcelle lui disait, à chaque fois qu'elles se séparaient, qu'elle la préviendrait si la chambre voisine se libérait ; Zélie répondait en riant qu'on en reparlerait quand elle se serait elle aussi fracturé le fémur. Pour le moment, elle avait bon pied, bon œil, et conduisait encore sa voiture.

« Je n'y ai pas encore réfléchi. Je l'appelle « mon hérisson ». Il a certainement déjà un nom, mais Achille n'a rien pu me dire que Ouaf. Je ne peux tout de même pas l'appeler Ouaf.

— Certainement pas. Le vocabulaire d'Achille n'est pas très étendu. Ça risquerait de prêter à confusion... C'est un hérisson déjà âgé, qui a dû vivre bien des aventures dont nous ne saurons jamais rien. Je le perçois comme un personnage de conte... Vois comme il nous regarde... Son œil contient toute la sagesse et toute la tristesse du monde.

— Espineux, comme dans le Roman de Renard ?

— Espineux ? Espineux ! Non, il n'aime pas. Moi non plus. Trop rustique ! Attends un instant. »

Marcelle se leva avec lenteur et s'arma de ses cannes anglaises. Elle chemina jusqu'à la petite bibliothèque d'angle qui comblait un coin de la pièce, saisit un petit livre relié de cuir vert, et revint s'asseoir auprès de son amie. Elle mit ses lunettes et examina la table des matières.

« Tiens, voilà ! C'est un des contes les plus étranges des frères Grimm : Hans-mon-Hérisson. Ça lui ira comme un gant. Cet animal a un petit je-ne-sais-quoi de germanique, tu ne trouves pas ? »

Tu le connais, ce nom. C'est celui que je porte encore. Mon quatrième nom. Je me fais l'effet d'un animal de cirque, changeant de piste, changeant de nom... Quand le manège de ma vie s'arrêtera-t-il enfin ?

Il ne me plaît pas beaucoup, ce nom. Impossible de m'identifier au personnage ! Lis donc ce conte, tu verras... C'est un être bien étrange, ce Hans mi-homme mi-hérisson, qui chevauche un coq et joue de la cornemuse en gardant des cochons ! Non, il ne me dit rien, même si à la fin il se transforme en prince charmant. Tiens ! Tu te souviens du conte gitan ? Les deux histoires ont sans doute une origine commune... Heureusement, Zélie ne m'appela pas longtemps Hans-mon-Hérisson ; ce ne fut bientôt plus que Hans, puis « Hansi ». Si tu trouves Friedrich trop difficile à prononcer, je t'engage à me nommer plutôt ainsi : Hansi. Pas Niglo. Ni Yojik, ça me fait trop mal.

Zélie vivait au centre de la ville, dans une très ancienne maison à encorbellement, dont les trois étages, sous le pignon, présentaient, chacun plus avant, colombages et fenêtres à tout petits carreaux. Deux pièces seulement à chaque étage, l'une donnant sur la rue et l'autre sur un étroit et long jardin enserré de hauts murs. Au fond, au pied d'un massif d'hortensias bleus, était enterrée une petite chatte blanche. Le mari de Zélie aussi était mort, elle n'avait pas d'enfants ; elle avait remplacé depuis dix ans tous ces absents par un perroquet, flamboyant mais taciturne, qu'elle nomma Loulou.

Il était grand temps que quelqu'un mît de l'animation dans la maison. On pouvait compter sur Achille ; il n'avait qu'un an et demi, et sa cavale de l'automne passé avait accru à la fois son appétit et son besoin d'affection. Il accompagnait Zélie partout, la précédait dans les escaliers, grimant toujours jusqu'à l'entrée du grenier, s'étonnant de n'être pas suivi, puis redescendait à l'étage où elle s'était arrêtée. Si elle retournait au rez-de-chaussée, il se précipitait devant elle jusqu'à la cuisine, espérant un complément de déjeuner. Elle l'appelait alors : « Achille, Achille ! », et Loulou, entendant enfin du bruit dans la maison, ne tarda pas à répéter : « Achille, Achille ! » Quand elle mettait son manteau, il était à la porte avant elle, portant sa laisse dans la gueule. Par quelle

mystérieuse attraction s'était-il retrouvé à cette porte, un matin de novembre, et s'était-il aplati devant, sans plus bouger, en attendant qu'elle s'ouvre ? Il était devenu efflanqué, et très sale ; mais en parfaite santé, dit le vétérinaire du quartier. Zélie y laissa une petite annonce, qui fut transmise à la SPA de Rennes. A présent, Achille, son poil ras à nouveau dru et luisant, arpentait ce quartier comme s'il avait toujours été le sien, fouillant les venelles, dévalant la rue du Jerzual jusqu'au vieux pont sur la Rance... Quand j'eus rejoint la maisonnée, Achille fit vite comprendre qu'il ne se promènerait plus sans moi, et Zélie acheta, pour nos sorties, un petit panier d'osier à anse large, qu'elle passait autour du cou d'Achille.

Les journées, les semaines, s'écoulaient dans un calme et une douceur que je n'avais jamais connus. Une très vieille dame ne vit pas comme un inspecteur de police, une famille russe, un cirque manouche, ni même comme un couple de bobos parisiens. Ses sorties à pied se limitaient au coeur de la ville ; elle ne prenait sa voiture que pour aller voir Marcelle ou pour faire galoper Achille sur les voies de halage, le long de la rivière. Elle occupait ses journées à lire, à relire, à écouter de la musique et des émissions de radio. Il y avait ainsi beaucoup de chance qu'on la trouvât chez elle quand on venait la voir. Et, de fait, elle y était quand Andronica frappa.

La petite fille n'était pas toute seule. Malo de Coëtquen l'accompagnait. Il présenta l'une à l'autre ses deux cousines si différentes, mais si complémentaires, l'âge d'Andronica étant, à peu de choses près, la soustraction à cent de celui de Zélie.

« Le hérisson que nous avons trouvé, c'est Andronica qui l'a déposé là. Elle ne peut pas le reprendre mais veut vous demander quelque chose. Vas-y, Andronica.

— D'abord, est-ce que je peux le voir ? »

Andronica était très émue. Elle ne m'avait pas trouvé quand elle était revenue au château pour voir si j'allais bien. Elle y était retournée de nombreuses fois, pour me chercher, et avait fini par y rencontrer Malo, à qui elle avait tout raconté.

Zélie se leva et partit dans le jardin. Depuis le retour des beaux jours, j'allais souvent sommeiller sous les jonquilles ou les hortensias. Andronica bouscula tout le monde et cria : « Niglo ! »

Achille vint se mettre en faction devant moi et se mit à gronder. Je n'étais pas Niglo, mais son Yojik ! Zélie se baissa en appelant : « Hansi ! » T'est-il déjà arrivé d'être tant de personnes à la fois ? Un vrai vaudeville ! Zélie retint Achille par son collier juste à temps... Les mains d'Andronica s'étaient refermées sur moi, et elle couvrait ma tête de tchoums sonores et mouillés.

« Mon Niglo ! Mon Niglo ! Je t'ai cherché partout ! »

En trois mois, Andronica avait déjà changé. Elle avait pris au moins cinq centimètres, sa taille s'était affinée, ses cheveux allongés. Son sourire était enjôleur et attirerait bientôt les garçons. Mais, pour le moment, j'étais encore son seul amour.

« Mon Niglo ! Papou est complètement rétabli, nous partons demain en tournée ! Je ne peux pas t'emmener, rapport à... à ce que tu sais... Tu vas rester sagement chez Zélie, et... Oh, Madame, est-ce que je pourrais venir le prendre quand nous reviendrons ? Je le garderai l'automne et l'hiver et vous l'aurez pour le printemps et l'été... Dites oui ! Dites oui ! »

Zélie était embarrassée. Que deviendrait Achille si on lui enlevait son hérisson à nouveau ? Hansi n'était-il pas avant tout nécessaire à ce chien, qui ne comprendrait rien à cette garde alternée et s'étiolerait à attendre ? Mais elle se dit que la petite fille allait continuer à grandir, et qu'elle ne s'intéresserait peut-être plus autant aux hérissons dans quelques mois. Elle ne promit rien, et temporisa :

« Ecoute, on verra quand tu reviendras... Je ne sais pas si Achille te laissera le prendre... Ça le rendra peut-être plus malade que toi, de vivre sans lui... Mais en tout cas, tu pourras venir voir Hansi quand tu voudras.

— Niglo !

— Niglo, si tu veux. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ben... Hérisson, bien sûr !

— Tiens ! Je n'y avais pas pensé ! On aurait pu l'appeler « Heureuchin », puisque nous sommes en Bretagne !

Qu'est-ce que tu en penses ? Que « Draeneg », c'est plus joli ? Ou encore « Avalaer », voleur de pommes, le surnom des hérissons par ici ? Moi, dans toute cette affaire, je commençais à en avoir assez d'être ballotté d'un nom à un autre, d'un être à un autre. Et puis, j'avais beau être devenu vieux, plein d'arthrose, à moitié sourd (oui, bon, j'exagère un peu, par coquetterie, pour que tu me dises que je fais encore très jeune...), je tenais à ma peau et je ne voulais pas finir en ragoût ! Aussi, j'accueillis les caresses d'Andronica passivement, lui rendant ses tchoums sans passion, et je crois qu'elle en fut très déçue. Je le regrette maintenant profondément, parce que je l'aime encore beaucoup, et que c'était la dernière fois que je la voyais.

## Chapitre 11

Comme on se sent bien dans la maison de Zélie. Comme dans un navire rentré enfin au port après des siècles de courses errantes, amarré entre deux vaisseaux semblables, et qui ne bougera plus. Ses murailles craquent des souvenirs des tempêtes, sa poupe tangue encore au-dessus de la rue étroite qui a remplacé l'océan. Le vent pénètre dans les cheminées avec un bruit de houle, et fait claquer les fenêtres comme des voiles de misaine. Sans le son des cloches qui rythme les heures, nous serions en mer, dans la cabine du vieux commodore qui sommeille dans son fauteuil...

Achille se rôtit le dos, étendu devant le foyer, les yeux clos, une patte reposant sur mes piquants, pour s'assurer de ma présence. Je fais épines de velours sous ses coussinets tendres et songe à d'autres feux, à d'autres soirées. Il est tard. Onze heures viennent de sonner. Zélie se réveille d'un rêve de jeune fille ; elle regarde le cadran lumineux de sa montre et quitte à regret son fauteuil. Sa chambre est à l'étage au-dessus. Quelle demeure impraticable ! Elle quitte la pénombre du salon tiède pour le corridor froid et obscur. Tâtonne le long du mur, actionne le bouton du plafonnier, qui l'éblouit ; des filaments brillants coulent de ses pupilles et dansent un instant devant ses yeux.

L'escalier de chêne est une ascension himalayenne. Quelle pitié d'être si vieille ! Soudain son pied se pose sur une surface molle et fourbe, qui se dérobe... Sa cheville tourne, sa main glisse de la rampe... Elle tombe à la renverse ! Quel imbécile a offert à Achille un os en caoutchouc ? La chute s'arrête sur le palier.

Branle-bas de combat dans le salon ! Le premier, le perroquet est sur les lieux, battant l'air de ses ailes en criant : « Achillansi ! Achillansi ! » Le chien accourt, et flaire en geignant la vieille dame. J'arrive le dernier, en dérouillant mes membres ankylosés, moi, seul contemporain de Zélie ! La pauvre amie ! Que puis-je faire ? Que pouvons-nous faire ? Elle repose sur le dos, le torse et la tête à plat sur le sol, les jambes en travers de l'escalier. Elle ne bouge pas. Est-elle morte ? Non ! Elle gémit. Ses paupières palpitent. Achille lèche sa figure avec l'ardeur d'un secouriste qui ferait du bouche-à-bouche. Elle ouvre les yeux. Lève la main pour caresser le chien. Loulou volette au dessus de sa tête et l'encourage : « Allons, Zélie ! Allons, Zélie ! » Achille se relève et attend qu'elle en fasse autant. « Allons, Zélie ! Allons, Zélie ! » Elle se soulève sur ses bras, tente de bouger les jambes et pousse un grand cri de douleur ! Je ne suis pas médecin, mais j'ai tout de suite compris : fractures, fractures multiples ! Une telle chute ! Le jouet coupable a dégringolé lui aussi, et s'est arrêté, intact, l'air de rien, sur la dernière marche. Quel imbécile a offert à Achille cet os en caoutchouc ? Pauvre Zélie : ses vieux os en os ne faisaient pas le poids. Elle essaie à nouveau de se lever, mais c'est impossible. Il faut appeler des secours. Mais comment ? Nous ne savons ni téléphoner, ni ouvrir une porte fermée à clef. Achille aurait beau aboyer, c'est minuit ; plus aucun badaud rue du Jerzual. Mais nous pouvons au moins nous occuper du confort de Zélie, pour qu'elle ne souffre pas trop. Achille est allé tirer de sa gueule une couverture et un oreiller du lit. Il pousse l'oreiller sous sa tête et l'aide à s'emballoter dans la couverture. Loulou, jaloux de se sentir inutile, revient de la salle à manger, des cerises dans le bec : Zélie ne mourra ni de soif, ni de faim. Moi, je réfléchis le plus que je peux, mais ne trouve rien d'autre à faire. Il faut attendre.

Ce fut l'une des plus longues nuits de ma longue existence. Le mois de juin ramena tôt les premières lueurs d'un jour trompeur. Quatre heures ! Que faire à quatre heures ? Rien de plus qu'à minuit. A six heures, les éboueurs vinrent ramasser les poubelles. Entre les à-coups du moteur, la dégringolade des ordures dans la benne, le choc des containers rejetés sur les pavés de la rue, Achille pouvait toujours japper, et Loulou toquer du bec contre les carreaux. Bernique ! Personne ne fit attention à nos appels. Pas plus que le facteur, quand il passa vers neuf heures glisser le courrier à travers l'ouverture de la boîte au lettres ; cela fut si vite fait qu'il était reparti avant qu'Achille fût arrivé à la porte. Le chien passa la matinée à aboyer. Il se démena tellement, qu'à la fin il n'eut plus

de voix. Oui, un chien aphone, ça existe aussi. Et si la situation n'avait pas été si grave, j'aurais ri de voir ce pauvre Achille ouvrir ainsi la gueule sans que n'en sortît le moindre son.

Vers midi, le téléphone sonna. Zélie murmura : « C'est Marcelle, je ne l'ai pas appelée... » Marcelle, la seule personne qui pourrait nous aider ! Il fallait décrocher, et... et... que Loulou parle, dise quelque chose, n'importe quoi ! Mais comment faire comprendre ça à ce volatile limité ? Achille semblait lui aussi avoir senti que le secours pouvait venir du téléphone. Il se rendit dans le salon, et se mit à gémir à côté du guéridon où se trouvait l'appareil. Oui, Achille, vas-y ! Décroche et... et quoi ? Achille n'avait plus de voix. Et le téléphone cessa de sonner. « Elle recommencera », dit Zélie, qui avait compris ce qui m'était passé par la tête. Il fallut, encore, attendre. Une heure plus tard, la sonnerie retentit à nouveau. Cette fois-ci, Achille et moi nous précipitâmes tous les deux au salon, au pied du téléphone, et Loulou, oiseau curieux, nous suivit. Achille décapita l'appareil et le combiné se balança dans le vide. Allons, Loulou, qu'et-ce que tu attends ? Vas-y ! Bon sang ! Vas-y ! Et Loulou dit ce que tout le monde dit au téléphone.

« Allo ! Allo ! Allo ! »

On entendait à l'autre bout la voix de Marcelle, dubitative, qui demandait :

« Zélie ? Zélie, c'est toi ? »

Ce à quoi Loulou répondit :

« Zélie dodo ! Zélie dodo ! Allo, allo ? »

— C'est toi, Loulou ?

— Loulou, Loulou ! Achillansi ! Achillansi ! »

Puis, plus rien. Marcelle, sans doute, avait raccroché. Nous revînmes tous les trois à côté de Zélie, qui nous récompensa de la voix : « C'est bien, mes amours. Elle a compris que je ne pouvais pas répondre. Il faut attendre. »

Attendre, attendre... Il fallut attendre encore bien longtemps. Marcelle essaya à nouveau de téléphoner, croyant que nous nous étions amusés avec le téléphone pendant que Zélie était sortie. Cela sonnait toujours « occupé ». Inquiète, elle tenta de joindre Marie Le Meur, la femme de ménage, qui avait les clefs. Celle-ci ne la rappela que vers quatre heures, sa journée de travail terminée. Elle dut d'abord aller chez elle chercher le trousseau. Ce ne fut qu'à cinq heures que nous entendîmes la porte s'ouvrir et une voix familière appeler : « Madame ? Madame Zélie ? ».

Les ambulanciers arrivèrent très vite et emmenèrent Zélie. Elle eut le temps de charger Marie Le Meur de s'occuper de nous, à la place du ménage ; elle viendrait tous les jours, nous nourrirait, nettoierait la cage de Loulou, promènerait Achille. La femme de ménage accepta et remplit



loyalement sa mission. Comme c'était l'été, elle laissa ouverte la porte du jardin où nous passions toutes nos journées, Achille et moi, rejoignant pour la nuit Loulou dans la cuisine. Elle avait installé le panier du chien dans la vaste pièce, et fermé les autres, *pour ne pas salir*. C'était compréhensible. L'essentiel était qu'Achille fût promené, et elle le sortait consciencieusement une demi-heure, tous les jours, l'emmenant même chez elle le dimanche, où il passait la journée *en famille*, comme elle disait. Quant à moi, je m'étais tapi sous l'hortensia, bogue précoce évoquant la tristesse de l'automne, la fuite des belles années, et la terreur inavouée de la vieillesse et de la mort. Elle préférait ne pas me regarder. Un hérisson, sauf lorsque ses yeux te fixent en riant, est un animal triste, ne l'as-tu pas remarqué ? Mais elle renouvelait chaque jour scrupuleusement mes croquettes et l'eau de mon bol, à l'abri de la pluie sous l'auvent où étaient rassemblés les meubles de jardin. Ma Doué ! Pourquoi donc Madame Zélie s'était-elle encombrée de cette bête ?

Pour cette dernière, mon diagnostic s'était avéré juste. Double fracture du col du fémur, et fracture simple de la cheville. Heureusement rien à la tête. Zélie resta quinze jours à l'hôpital et un mois dans un centre de rééducation. Quand on la ramena à la maison, juillet tirait à sa fin, le meilleur de l'été déjà passé, les jours moins longs, les ondées plus fréquentes, préfigurant l'automne... Non, non, rien de tout cela n'était ma faute ! Mais une page avait été tournée. Comme son amie Marcelle, Zélie béquillait à son tour avec deux cannes anglaises. Son lit avait été installé dans la salle à manger, au rez-de-chaussée. Une infirmière passait l'aider à sa toilette, et Marie Le Meur venait également tous les jours, pour préparer ses repas. Nous lui avions fait fête à son retour, mais les changements survenus à sa vie et à la nôtre nous emplissaient d'appréhension. Nous nous regroupions frileusement autour d'elle, sentant venir un sort pire.

Il arriva plus vite que nous ne l'eussions imaginé. Un matin, le téléphone qui sonne plus tôt qu'à l'habitude. Le malheur, simple comme un coup de fil !

« Zélie ? Je te réveille ? », la voix de Marcelle Bloch résonnait triomphante dans l'écouteur.

— Mais non, Marcelle. L'infirmière est déjà passée ; c'est elle qui m'a réveillée, à sept heures !

— Ecoute ! Ça y est ! Elle est libre !

— Quoi ?

— La chambre d'à côté ! Son occupant est... parti hier soir.

— Et alors ?

— Et alors ? Mais il faut que tu la prennes tout de suite ! Une telle aubaine ! Elle ne se renouvellera pas de sitôt, tu peux me croire !

- Mais je ne sais pas si je...
- Zélie ! Tu avais promis... Et dans ton état, maintenant...
- Quoi, mon état ?
- Mais tu ne peux plus bouger ! Tu ne peux plus conduire ! J'en sais quelque chose, tu ne viens plus me voir ! Tu ne peux plus monter les escaliers ! A quoi te sert de rester chez toi ?
- Je vais me faire installer un fauteuil sur rail dans l'escalier. Un technicien est venu, a dit que c'était tout à fait possible. J'attends le devis.
- Et le chauffeur pour ta voiture ? Tu l'engages quand ?
- Mais Marcelle, quand je remarquerais mieux, je reviendrais te voir, en taxi !
- Crois-moi, tu ne remarqueras jamais mieux ! Je sais ! Je suis passée par là. Souviens-toi ! L'espoir que tout redevienne comme avant vous soutient un temps, mais il faut se faire à l'évidence : quand c'est fini, c'est fini.
- Je te remercie pour ton optimisme ; il me va droit au cœur.
- Regarde l'avenir en face, Zélie ! Sois courageuse. C'est un peu dur au début, mais tu seras en sécurité s'il t'arrive autre chose, entourée, chouchoutée.
- Et mes animaux ? Qui s'en occupera ?
- Oh ! Eux ? Tu trouveras bien ! Tu sais que tu peux amener Loulou ? Que les bêtes en cage sont permises ?
- Je le sais. Mais je ne peux pas abandonner Achille.
- Achille ? Mais tu seras bien obligée de l'abandonner, Achille. Sois lucide. C'est un très jeune chien : il peut vivre encore au moins dix ou douze ans.
- ... ..
- Zélie ? Zélie ? Tu m'entends ?
- Je te remercie de ta sollicitude, Marcelle. Je vais réfléchir.
- Dépêche-toi. Il y a du monde sur les rangs.
- Tu peux la retenir jusqu'à quand ?
- La directrice te connaît. Disons... demain soir.
- Si peu ? Bon. Je te rappellerai demain soir. »

Combien de temps faut-il pour prendre une décision ? Zélie, tassée dans son fauteuil, flattait mes naseaux, chatouillait les oreilles d'Achille. Machinalement. Elle réfléchissait. Dire que c'était l'animal le plus frivole, le moins attaché à elle, qu'elle pourrait seul emmener ! Loulou s'était bien entendu avec Marie Le Meur. Il battait des ailes quand elle arrivait, criant : « Marie, bécot ! Marie,

bécot ! », et entrouvrait le bec en penchant la tête, attendant son baiser. Peut-être valait-il mieux le laisser aussi à Marie, tout quitter, maison, amis à plume, à poils, et à piquants... Ah ! Et le hérisson ? Si Marie prendrait volontiers le chien, elle le savait, moyennant une petite rente pour son entretien, et pourrait le lui amener en visite souvent, ce qui était un réconfort, jamais elle ne voudrait de Hansi ! Son mari tenait une ferme. Le hérisson a mauvaise réputation dans les campagnes : il mange les œufs, fait tourner le lait des vaches. Tu ne savais pas ? Non, c'est des légendes, tout ça... Manger des œufs, je ne dis pas ! J'en ai gobé en Russie, en Normandie... C'est vachement bon. Mais, pour en revenir aux vaches, n'importe quoi ! On se méfie de moi, pourtant je rends service, débarrassant gracieusement les cultures des limaces, des escargots, des doryphores... Et je suis bio ! Aucun risque pour la nature. Les Le Meur ne voulaient pas de moi ? Je ne voulais pas d'eux non plus ! Plutôt la forêt profonde, la liberté ! Mais Achille ne pouvait pas vivre ainsi, il lui fallait des repas réguliers, des bains, des caresses, et l'illusion d'être utile... Un animal de compagnie programmé, fabriqué... Qu'il était loin, son ancêtre primitif, le grand loup de la taïga ou de la steppe !

Zélie rêva ainsi longtemps dans son fauteuil, tiré près de la fenêtre. A travers les vitres centenaires, irisées par l'art du souffleur de verre, trouées de bulles d'air, l'animation de la rue lui parvenait déformée par le prisme idéal de la nostalgie : des touristes prenaient sa maison en photo, des voitures descendaient en première la forte pente, des voisins lui faisaient un petit signe en passant... Quitter tout cela ! Mais pour vivre avec Marcelle, privée maintenant de son unique visite, crevant de solitude dans son mouvoir, et trop fière pour l'avouer... C'était le parti de la sagesse. Mais il ne fallait pas séparer Achille et Hansi, ça non ! Elle décrocha le téléphone et composa un numéro :

« Allo ? Piou ? Mon Nizou ? C'est ta grand-tante Zélie... »

## Chapitre 12

Que c'est beau ! La lande, doucement, glisse vers la mer. La falaise grise la retient, le bord festonné d'un mince chemin de glaise. La baie offre à nos yeux son bleu infranchissable, mêlé au loin à un azur plus clair. Nous descendons. Un escalier creusé dans la pierre rejoint la plage connue de nous seuls.

Que c'est beau ! La nuit, les sirènes sortent de l'onde, quittent leurs palmes, tordent leurs chevelures, et dansent sur cette plage. On dit qu'elles viennent de Ker Ys, qui gît, noyée, tout près d'ici. N'écoutez pas leur chant ! Qui l'entend est perdu ! Le jour, les mouettes planent et pêchent au ras des flots, se riant de ces contes et disputant leurs prises aux goélands.

Que c'est beau ! Le sable est chaud. La mer, en se retirant, a laissé des piscines éphémères. Tu m'invites à tâter le bord de l'eau. Elle est fraîche et salée. Tu patauges, tu m'éclabousses. Je m'ébroue. Achille aboie de plaisir et bondit tout autour de nous. Tu scrutes la crête des vagues et, l'air résolu, vas à la rencontre de l'océan. Le premier bain est sacré. Dieu, qu'elle est froide ! Comment peux-tu t'y plonger ? Tu m'as posé sur un matelas flottant, et le pousses devant toi, le retenant par la cordelette. Ne la lâche pas ! Je ne sais pas nager, je vais me noyer ! Dahut m'attire au

fond de l'eau ! Tu t'amuses à me faire peur... Tes yeux scintillent de malice et tes cils de perles d'eau salée. Un peu d'égards ! Ton père ne t'a-t-il pas dit que j'étais un très vieil hérisson à traiter avec déférence ?

Il n'avait pas hésité : « D'accord. Je les prends tous les deux. Ma famille me réclame un chien, et mes laitues un hérisson, pour les défendre contre les limaces. Chaque fois que je les arrose, c'est le même concert ! Un hérisson, un hérisson ! Nous voulons un hérisson. » Mais c'était une boutade ; j'ai eu beau me promener dans ce jardin, je n'ai pas vu la moindre salade... Quand il est arrivé chez Zélie, ton arrière-grand-tante, — L'as-tu déjà rencontrée ? Il y a très longtemps ? Tu ne t'en souviens pas ? —, elle avait déjà signé pour la maison de retraite et faisait bonne figure. S'il lui fallait dormir dans un lit médicalisé, elle meublerait le reste de la chambre avec le contenu de son salon. Quand elle fermerait la porte de la pièce, Loulou pourrait sortir de sa cage. Ce n'était pas le Ritz, mais on pouvait faire avec. Et Marcelle en était si heureuse...

Ce matin-là, le temps était magnifique. A la cuisine, Marie Le Meur préparait un déjeuner un peu recherché : des huîtres de Cancale, du saumon à l'oseille ; elle était passée prendre à la pâtisserie des macarons à la pistache et au beurre salé. Elle avait installé Zélie dehors, dans une méridienne, la tête à l'abri d'un parasol et les pieds au soleil. Le jardin n'avait jamais été plus beau : l'hortensia ployait sous les têtes bleues, le rosier était couvert de fleurs, les iris embaumaient ; le long de l'allée de graviers, les bordures de mousse luisaient dans l'ombre... Zélie se rappela un fragment de poème :

« Quand l'ombre est rouge sous les roses,  
Et clair le temps,  
Prends garde à la douceur des choses. »

Elle but l'orangeade posée sur la petite table ronde à côté d'elle et sirota la dernière gorgée. Achille vint poser sa grosse tête sur ses genoux, où j'étais déjà lové, et soupira. « Allez, monte ! » Il rampa sur la méridienne et se coucha tout contre nous. Une tourterelle se posa sur le haut du mur, roucoula un bref moment, et disparut à tire d'aile. Quelle est la suite du poème ?

« Et si tu sens battre sans cause  
Ton cœur trop lourd,  
Et que se taisent les colombes... »

Le cœur de Zélie s'emplit de renoncement. Bientôt, Achille et moi serions loin ; bientôt ses meubles partiraient ; bientôt le jardin serait muet, beau seulement pour des fantômes.

« Parle tout bas, si c'est d'amour,

Au bord des tombes. »

Une ombre cacha le soleil. La vieille dame passa son mouchoir sur ses yeux, et accueillit son petit-neveu, qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps. Elle nous présenta à lui. Il l'aida à se relever et ils rentrèrent déjeuner. Achille les accompagna, et je restai une dernière fois seul au jardin. Ton père avait apporté une bouteille de Quincy, qui fit merveille sur les huîtres.

\* \*

\*

C'est fini. Je n'ai plus rien à te raconter. Ce qu'est devenue Zélie ? Téléphone-lui donc ! Et donne-lui de nos nouvelles. Ce qu'est devenue Andronica ? Je ne sais pas. C'est la fin du mois d'août... Si un cirque passe dans les parages, retiens le nom : le Grand Cirque Romano ! A toi maintenant ! Je te connais à peine. C'est moi, toujours moi, qui ai parlé. Mon histoire est plus longue que la tienne ? Sans doute ! Tu n'as rien de tel à me raconter ? Heureusement pour toi ! Mais dis-moi : quel âge as-tu ? Où vas-tu à l'école ? Aimes-tu lire, faire de la musique, compter les étoiles ? Je te regarde, et je me demande si ma vie va se terminer ici, avec toi et Achille, dans ce paradis du bout du monde. Ne me manque-t-il plus rien pour vivre enfin en paix mes dernières années ? Ou quelque chose m'appelle-t-il encore ? Je sens comme un étrange pincement au cœur...

Ce n'est rien. Que fait-on cet après-midi ? Si tu m'emmenais visiter l'îlot, là-bas, puisque c'est bientôt la marée basse... Impossible ? Tu dois aller faire des courses ? Ah, tant pis ! Des fournitures et des manuels pour la rentrée des classes ? Je comprends. Tu m'emmènes ? Et Achille ? Non, tu as raison... Achille s'ennuierait dans les magasins... Il restera ici.

Cette ville est plus grande que Dinan, plus animée. La haute cathédrale porte au sommet de sa façade, entre les deux tours, la statue du roi d'Ys sur son cheval. Nous avons parcouru toute la rue principale, puis, le long du Steir, le quai du Port au Vin ; l'affluent rejoint l'Odet sous une esplanade où un bagad s'est installé pour un concert en plein air. Nous entrons dans la librairie. A mesure que nous progressons à l'intérieur, entre les tréteaux couverts de livres, l'écho de la musique s'affaiblit, ne nous parvient plus que par brèves bouffées acides et bourdonnantes quand quelqu'un ouvre la porte. Tout au fond, la boutique fait un coude vers la gauche et se prolonge jusqu'à une devanture donnant sur une autre rue. Guides touristiques, romans policiers, science-fiction, livres pour la

jeunesse, manuels scolaires... Nous y voilà ! Tout ça ! Comme ta liste est longue ! Nous n'en aurons jamais fini ! Moi qui voulais bouquiner un peu, picorer des albums, dévorer des bandes dessinées... Mais une jeune fille nous aborde et prend notre liste : elle s'en occupe. Quelle librairie bien organisée !

Si nous cherchions un ou deux romans, pour occuper nos soirées ? Je te rappelle que mon histoire est terminée : il te faut à présent trouver ailleurs des aventures qui te fassent rêver. Tu aimes les livres sur les animaux ? Je te conseille Jack London si tu préfères les chiens... ou Colette si ce sont les chats. Bien sûr, la vogue est aux vampires et aux sorciers. On dit que cet automne la tendance sera aux princesses et aux fées... En tout cas, la rentrée littéraire a des enjeux aussi importants chez les enfants que chez les grandes personnes ; on y pratique pareillement interviews et séances de dédicaces. Regarde ces gens qui attendent devant nous ! Un auteur signe ses livres. Tu veux voir de qui il s'agit ? Avançons.

Nous nous mettons en bout de file. Tous les âges sont représentés. De sept à soixante-dix-sept ans ? Mais oui, il y a là aussi des adultes, et des vieilles dames sans leurs petits-enfants ! Nous progressons ; tu m'as sorti de ta poche parce que je m'y agite : je veux voir aussi. C'est à nous. Tu dis :

« Bonjour, Madame. Pourriez-vous dédicacer votre dernier livre à mon hérisson ? Il s'appelle Hansi. »

Elle lève la tête. Le brouhaha nous offre le silence. Nous nous regardons. Ses pupilles immobiles concentrent mon reflet. Cela pourrait durer éternellement. Enfin, nous nous parlons :

« Je t'ai attendu si longtemps.

— Et moi, je t'ai cherchée partout.

— Je commençais à désespérer.

— Il ne faut jamais désespérer.

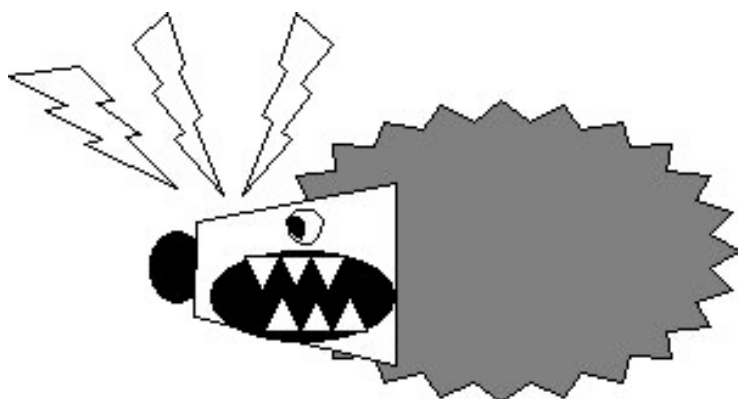
— J'ai imaginé ta vie.

— Je vais te raconter la vraie.

— Viens, mon Friedrich ! Viens ! »

Et j'entre dans le livre.

**FIN**



Niglo en colère

## GLOSSAIRE FRANCO/MANOUCHE

**Pour « Vie de Friedrich le Hérisson, quatrième époque : « Dernières épreuves ».**

Aidants : de l'argent

Ap : viens, venez

Bicrave : affaires, business

Bira : bière

Bok : faim

Calèche : prison

Camping : caravane

Canes : oreilles

Caraver : voir chouraver

Chlof : lit, pieu

Chouraver : voler

Daron : père, papa

Dicave : regarde

Doctari : médecin, docteur

Gadjo : non manouche, non gitan (féminin : gadji, pluriel : gadjé)

Gardé : policier, flic



Gavali : fille  
Glass, glaso : verre  
Jalla : ça va  
Kalté : tais-toi  
katé : ici  
Kiras : chaussures  
Mitcho, mitcha : beau, belle  
Momie : Grand-mère, Mamie  
Moukave : gueule, ta gueule !  
Moulo : mort  
Narvalo : fou  
Niglo : hérisson (pluriel : niglé)  
Papou : grand-père, papy  
Piche mander : chez moi  
Pillave : boire  
Pourro, pourri : vieux, vieille  
Schatz : yeux  
Scratch : vite  
Siriensar : à l'aïl  
Surin : couteau  
Tchoum : baiser, bisou  
Tugéflé : à l'étouffée  
Vago : voiture  
Zindo, zinda : pauvre

La chanson du niglo	Traduction
An vèsch mé djayam	Dans la foret je suis allée
I tikno niglo mé hatsam	Un p'tit hérisson j'ai trouvé
Kéré mé djayam	A la maison je suis allée
O tiklo niglo mé kervam	Le p'tit hérisson je l'ai cuisiné
An gap mé djayam	Au village je suis allée
I koter maro mé mangam	Un bout de pain j'ai demandé
Kéré mé djayam	A la maison je suis allée
O tiklo niglo mé rhayam	Le p'tit hérisson je l'ai mangé
An i virta mé djayam	Dans un bar je suis allée
I glaso bira mé piam	Un verre de bière j'ai consommé
Kéré mé djayam	A la maison je suis allée
An tikno tchiben mé schloufram	Dans mon petit lit j'me suis lovée

La petite librairie en ligne gratuite - [www.Mplelg.fr](http://www.Mplelg.fr)